



NUMÉRO

35



# GRANDE VILLE

14  
TEXTES  
COURTS



GRANDE VILLE

Revue Squeeze numéro **35**

# SOMMAIRE <sup>1</sup>

<i>Feulement de ville</i> de <b>Philippe Minot</b>	2
<i>Le puits</i> de <b>Nicolas Gracias</b>	3
<i>La grande puanteur</i> de <b>Sébastien Rioux</b>	9
<i>Mériadeck ou la diagonale du père</i> de <b>Xavier Lhomme</b>	15
<i>Parfum de fraises à la dérive</i> de <b>Dorothee Coll</b>	26
<i>Point de situation</i> de <b>Helen Shrown</b>	39
<i>Dans les entrailles du port machine</i> de <b>Samuel Jocsan</b>	41
<i>Le jour d'après</i> de <b>Claire Von Corda</b>	50
<i>Constantinople de poche</i> de <b>Maxime Herbaut</b>	57
<i>Mariole</i> de <b>Philippe Aubert de Molay</b>	63
<i>Ultime ville</i> de <b>Florian Blondy</b>	75
<i>Sous les morsures de la ville</i> de <b>Maria Petrovic</b>	77
<i>Jack the ripeur</i> d' <b>Andréa Pandolfi</b>	88
<i>Vishramagirimahya</i> d' <b>Olivier Warzaska</b>	96



Les auteur·e·s	109
Ours	114

# FEULEMENT DE VILLE

---

*Philippe Minot*

feulement de ville

pelotonnée d'aube morne

à lécher l'oreille

# LE PUIITS

*Nicolas Gracias*

On raconte qu'un jour, dans le désert d'Assernobie, un sourcier découvrit une source aux propriétés toutes particulières. Son eau n'était pas potable, mais il suffisait de prononcer un mensonge pour qu'elle le devienne. Le prodige, cependant, ne durait pas éternellement, et il fallait chaque fois renouveler le mensonge pour rendre l'eau potable. La source étant profonde, le sourcier décida de faire creuser un puits à cet endroit. Puis il alla par le désert pour annoncer sa découverte. Aussitôt, les nomades arrivèrent. Le sourcier leur expliqua qu'ils pouvaient y boire de l'eau, à condition de raconter un mensonge au préalable. Un à un, les nomades s'approchèrent, et racontèrent un mensonge si énorme que lorsqu'ils y goûtèrent, l'eau du puits leur parut délicieuse.

En quelques jours, la rumeur se répandit qu'un puits extraordinaire avait été découvert. Des centaines de gens affluèrent pour embrasser ce prodige. Tous s'accordèrent à dire que son eau était effectivement bien bonne, et que l'on se sentait le cœur léger après en avoir bu.

Une communauté commença à se former. Elle élut domicile autour de la margelle. De temps à autre, de nouvelles personnes arrivaient, et elles s'installaient non loin du trou – dans des

couchages ou sous des tentes. Le sourcier ne s'en inquiéta pas outre mesure. Il demanda aux nomades de l'aider à agrandir le puits, de façon à ce que chacun puisse en être au plus près. Tous ensemble construisirent une excavation si grande et un puits si profond que même en y jetant une pièce de monnaie, on ne l'entendait pas retomber.

Le peuplement s'intensifia. Chaque jour venaient davantage de gens, attirés par les vertus extraordinaires de ce puits. Ils faisaient la queue devant. Tant et si bien que, peu à peu, les nomades qui étaient arrivés en premier finirent par manifester leur mécontentement.

« Regarde ce que tu as fait ! dirent-ils au sourcier. Notre puits, qui était une source de bienfaits, est en train de devenir une attraction touristique ! Il y a tellement de gens devant que nous qui avons vraiment besoin de cette eau n'arrivons plus à y accéder...

— C'est vrai, admit le sourcier. Mais nous ne pouvons pas creuser davantage en largeur. Il n'y aurait plus assez de tirant pour remonter l'eau. Il faudrait trouver une autre solution... »

Il leur proposa de construire des habitations les unes au-dessus des autres. Ainsi, tout le monde pourrait avoir une vue sur le puits. Chacun y aurait accès, et les gens ne seraient pas obligés de monter les uns sur les autres. Les nomades lui répondirent que le sable leur semblait trop fin pour soutenir d'autres constructions. Le sourcier leur rétorqua que si l'on avait pu découvrir une vertu extraordinaire à cette eau, il serait tout à fait possible qu'elle en comportât d'autres.

Ils tentèrent le coup. Ils mentirent à la source pour y puiser de l'eau, qu'ils mêlèrent ensuite à du sable du désert. Le matériau qui en résulta s'avéra si solide que, même en frappant dessus, on ne parvenait pas à le fissurer. Le sourcier leur suggéra alors de construire des maisons à partir de cette matière, en les superposant les unes sur les autres, afin de se rapprocher au plus près de l'orifice.

La ville s'éleva. En quelques mois, elle prit des proportions impressionnantes. Des immeubles s'élevaient un peu partout. Ils étaient d'une redoutable solidité, grâce aux propriétés de l'eau, et parvenaient à supporter le poids de plusieurs étages. Deux niveaux furent construits. Puis deux autres. À l'instar des nomades, les gens emménageaient dans de petites habitations qu'ils construisaient en pièces montées, ou qu'ils creusaient à l'intérieur de la margelle, à même les parois, pour être au plus près du puits.

La vie s'organisa. Comme l'avaient fait les nomades, les habitants relièrent leurs fenêtres à un vaste système de cordes qui leur permettaient d'intensifier les échanges afin de se voir ravitaillés régulièrement en eau. Les femmes tendaient leur linge entre les cordages, et l'on voyait ainsi tout un réseau de seaux et de bassines qui se croisaient sur les cordes, au beau milieu du vide. Parfois, une petite voix s'immisçait : « Je suis riche ! », « J'ai les yeux rouges et bleus ! », « Je vivrai jusqu'à mille deux cents ans ! » Et un seau rempli d'une eau peu chèrement acquise remontait entre les façades.

Le temps s'écoulait. Chaque matin, de nouveaux venus s'installaient. Comme les autres, ils ne voulaient pas habiter trop loin de la margelle, et on fut obligé d'augmenter le nombre d'étages. Quatre autres niveaux apparurent, qui firent que l'on en arriva bientôt à huit. De son côté, le sourcier regardait s'élever la cité avec satisfaction. D'un simple regroupement de tentes, c'était devenu une ville ! Il ne pouvait que s'en réjouir. En même temps, il ne pouvait pas nier que l'attractivité de cette ville avait déteint sur la mentalité de ses habitants. Du fait de la propriété du puits, ceux-ci mentaient à tout bout de champ. C'était devenu une déformation naturelle. Ils mentaient pour tout et n'importe quoi. Et ça entraînait des conflits. Parce qu'un seau s'était retrouvé bloqué entre les cordes. Ou que l'un avait menti trop effrontément. Ou encore qu'un autre avait puisé trop d'eau... Il suffisait du reste de demander à quelqu'un

dans les environs comment on reconnaissait les habitants de cette ville : « Ma foi, c'est là où tout le monde ment ! »

La cité poursuivit son expansion. Deux autres niveaux s'ajoutèrent, qui firent que la hauteur des immeubles atteignit bientôt dix étages. D'en bas, on était pris d'une sensation vertigineuse lorsqu'on les regardait. Et si cela continuait, on ne distinguerait même plus le ciel. Pour être toujours plus près, les habitants construisaient leurs maisons en encorbellements, avec toits-terrasses et passerelles. Et le tout s'entremêlait en un foisonnant entrecroisement de *bow-windows*, de balcons au-dessus du vide, de cordages et d'antennes qui s'élevaient toujours plus haut. Le temps, cependant, passait. Le sourcier finit par tomber malade. Lorsqu'il sentit sa fin venir, il convoqua les habitants de la ville : « Je vais bientôt mourir, leur dit-il. Mais je m'en voudrais de partir avant de vous avoir dit une dernière chose. Vous savez tous comment cette ville est née, en raison des vertus extraordinaires de ce puits. N'oubliez donc jamais que c'est grâce à lui que vous êtes réunis ici. »

Les hommes acquiescèrent, mais n'en retinrent pas pour autant ses paroles. Lorsqu'il mourut, ils organisèrent une grande fête en son honneur. On érigea une statue à sa mémoire, et l'on célébra régulièrement ses bienfaits. Chaque jour, on déposait une gerbe de fleurs devant le monument et un homme allumait une flamme dans une vasque. Mais aucun ne se souvenait de ce qu'il avait dit. On avait même tout oublié... Le rituel de purification de l'eau n'était plus qu'une sorte de réflexe. (Du moment que le puits fonctionnait, le reste n'avait pas d'importance...). Et c'est ainsi que les origines de cette ville, tout comme les origines de ce sourcier, furent oubliées. Lorsqu'un visiteur voulait savoir qui était l'homme à qui une statue était dédiée à l'entrée de la ville, on vous répondait un peu gauchement : « Je ne m'en souviens plus », « C'est un homme de l'ancien monde... », « C'était un prêcheur dans le désert... ». Et des seaux remplis d'eau purifiée à peu de frais

remontaient, en arrière-plan, en une perpétuelle et mensongère ritournelle.

La cité grandit encore. On fit de nouvelles découvertes, comme le marbre ou la fibre de verre. Certains constatèrent qu'en variant la quantité d'eau qu'ils ajoutaient à du sable, ils obtenaient un mélange plus solide. Et qu'en mettant beaucoup d'eau, ils donnaient naissance à une substance quasiment translucide, comparable à de la fibre de verre. On souffla donc du verre et on en habilla les fenêtres.

Le paysage se modifia. Grâce à la découverte du cuir, tout un entrelacs de nacelles fut ajouté à travers la ville. On remplaça bientôt le réseau de tuyauteries traditionnelles par des boyaux de cuivre. Partout, des câbles fourmillaient. Les nacelles se substituèrent aux seaux, et ainsi les habitants se déplacèrent de plus en plus vite, d'immeuble en immeuble. La ville grouillait sans cesse, et on pouvait voir les nacelles monter et descendre entre les façades. On entendait parfois les gens s'interpeller : « Hello, ça va ? — Pas mal, et toi ? — Ma foi, on ne se serait pas déjà demandé la même chose la semaine dernière, nous ? — Mais non. — Mais si... » *Et caetera.*

La vie continuait. La ville ne cessait de grandir. De l'horizon on pouvait la voir, avec ses hautes tours qui miroitaient dans le désert. Les gens venaient d'un peu partout pour s'y installer. La mégalopole se développait. Grâce à cet essor, elle connut de nouveaux progrès, comme l'information ou la fibre optique, que l'on fabriquait à partir d'une infime quantité de sable mélangée à de l'eau. Ça permettait aux informations de transiter plus rapidement. Si bien que l'on n'eut bientôt plus la nécessité de mentir à la source. On inventa une machine à cet effet, qui le faisait à la place des habitants. On la brancha sur le puits, et plus personne n'eut à s'acquitter oralement de cette besogne. C'est ainsi que la ville changea de physionomie. En reniant ses origines, elle perdit peu à peu son identité. On ne l'appelait plus « la ville où un puits écoute vos mensonges », ou

« la ville à débiter des mensonges », mais simplement « la ville-mensonge »... La machine y faisait tout à votre place. C'était devenu comme un prolongement de soi-même – une prothèse. La machine mentait pour vous. Alors la ville se transforma du tout au tout, continuant de s'accroître sur ces bases fallacieuses et de s'étendre en se distordant aux quatre points cardinaux, un peu comme une balafre qui se serait élargie en plein désert. Et tous ceux qui étaient là oublièrent progressivement ce qui les avait fait venir. Seuls s'en souvenaient les nomades qui étaient arrivés les premiers, logés à l'intérieur du puits, car ils continuaient de mentir directement à la source en vertu d'un rituel un peu primitif. Mais les autres pour la plupart n'avaient plus besoin de mentir, ils buvaient de l'eau préalablement contrefaite par la machine, et ils en oublièrent tous peu à peu ce qui les avait poussés à venir ici et à se réunir pour vivre ensemble.

# LA GRANDE PUANTEUR

---

*Sebastien Rioux*

À peine dehors, je m'écrie : « Quelle perfection dans la parodie de l'Enfer ! »

Cioran

Winston Everett cheminait sur le rivage. Il tenait d'une main un seau plein de lait de chaux, et de l'autre, une pelle nauséabonde et croûtée. Arrivant près d'un mur de pierre, il renversa son seau et étala le liquide blanc avec soin.

Ce n'était pas dans ses habitudes de travailler avec tant de nerf ; normalement, il était paresseux, était toujours en retard, flânait pour gagner des minutes ici et là, se dépensait le moins possible. Seulement, à désodoriser la Tamise comme il le faisait depuis quelques jours, il empochait soixante-quinze schillings par semaine, et cela le motivait formidablement.

Il retourna au ravitaillement et recommença. Autour de lui, les machines à vapeur crachaient du lait de chaux près des bouches d'égout, sur le sable, dans l'eau, partout ! C'était un déluge de matière blanche, épandue par quelques dizaines

d'hommes pour recouvrir la boue immonde qui reposait sur les galets.

La Tamise était brune, complètement opaque. Des déjections flottaient à sa surface, et les exhalaisons qui en émanaient étaient d'une puanteur féroce, abominable. En quelques années, depuis l'arrivée de la chasse d'eau, elle était peu à peu devenue un immense égout qui empestait toute la ville, une funeste étendue ni liquide ni franchement solide et porteuse de choléra. À marée basse, des tas d'excréments se retrouvaient sur les rivages, avant d'être emportés à nouveau quelques heures plus tard, quand la marée remontait. Entretemps, ils cuisaient sous un soleil qui s'avérait, cet été-là, brûlant, impitoyable.

L'odeur était si insupportable, dans la ville de Londres, que le gouvernement, alors dirigé par le comte Edward Smith-Stanley, avait adopté des mesures exceptionnelles pour remédier à cette sinistre situation. D'immenses quantités de chaux étaient déversées sur les rives de la Tamise, à marée basse, pour neutraliser les effluves infects de la rivière. Flairant une belle occasion, Everett, qui à cette époque était sans emploi, avait offert ses services à Jonathan Wright, chimiste et entrepreneur spécialisé dans la désodorisation des cours d'eau. Celui-ci avait tout de suite été impressionné par l'aplomb d'Everett, qui, dans l'exercice de ses fonctions, se montrait consciencieux, ne s'embarrassait d'aucun scrupule, ne faiblissait point face à l'obstacle, ne fléchissait devant aucune odeur... Pour Winston Everett, l'année 1858 s'annonçait singulièrement prometteuse.

— Everett ! prononça une voix rocailleuse.

Joseph Wilkinson l'appelait. C'était un vieillard racorni par le temps et les occupations ingrates, avec qui il s'était lié au cours des derniers jours. Everett s'approcha de son collègue, aux pieds duquel gisait un corps immobile et souillé.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Everett.

— Je pense bien que c'est un ivrogne, et qu'il s'est endormi là, répondit Wilkinson. Il tapota le visage du dormeur. Hé, réveille-toi ! T'es allongé dans un tas de merde, c'est pas l'endroit pour faire la sieste ! Bon Dieu, allez !, avant que la marée ne remonte et ne t'emporte comme un étron !

Le malheureux remua la tête et ouvrit les yeux. Il avait de la boue séchée sur la face, ses vêtements étaient tout noircis et, dans l'ensemble, il semblait relever davantage du rat que de l'homme. Il se leva, regarda autour de lui, puis s'éloigna en marmonnant d'incompréhensibles paroles.

Pour Wilkinson, ce spectacle n'avait rien d'exceptionnel. Autrefois, comme il aimait bien le raconter, il avait été *tosher*. « À marée basse, je descendais dans les égouts, et crois-moi, pour y entrer, c'était étroit ! Et alors, avec une lanterne, j'y cherchais tout ce qui pouvait bien valoir quelque chose. Oh, c'était difficile, de ramper dans la merde et les rebuts des abattoirs, mais c'était payant ! Tout ce qui se retrouve dans les entrailles de la ville, t'y croirais pas ! Des bijoux, des pièces de monnaie, des ustensiles, de l'or même. Et tout ça, bien sûr, c'était dangereux ! Il fallait pas se faire surprendre par la marée, quand elle remontait, ou par la tempête ! J'en connais, moi, qui en sont jamais ressortis, des égouts ! »

Éventuellement, le gouvernement avait appris l'existence de ces pratiques et fait ériger des grilles pour bloquer l'accès aux égouts : la race des *toshers* s'était éteinte. Wilkinson s'était alors tourné vers le trafic d'excréments. Pendant quelques années, il avait fait le commerce de fumier humain, qu'il allait puiser à même les fosses d'aisances, et qu'il vendait aux fermiers des campagnes anglaises. Puis, on avait commencé à importer d'Amérique du Sud du guano pour beaucoup moins cher, et le marché des excréments humains avait chuté. À nouveau, il avait dû se réorienter, et avait erré d'un boulot à l'autre pendant de nombreux mois. C'était donc sans hésiter qu'il s'était joint, lui aussi, à l'équipe de Jonathan Wright, en

1858, lorsque l'occasion s'était présentée.

Comme ils regardaient le vagabond s'éloigner, ils entendirent une clameur qui fusait du groupe des travailleurs.

« La reine ! La reine et le prince consort ! »

Sur la Tamise, Everett et Wilkinson distinguèrent un petit bateau de croisière qui arrivait tout droit du palais de Buckingham. La reine Victoria, accompagnée du prince Albert, venait de s'embarquer pour une promenade royale.

Tandis que le bateau s'approchait, les machines à vapeur s'éteignirent ; on déposa les seaux et les pelles, et tous enlevèrent leur chapeau, solennellement, pour saluer les souverains.

« Regardez ! Ils nous saluent ! » cria quelqu'un.

La reine agitait effectivement ses mains devant son visage ; or, il apparut bientôt que ce n'était pas pour saluer Everett et ses collègues, mais bien pour chasser l'horrible puanteur qui l'accablait. Du rivage, on la vit sortir un mouchoir, qu'elle se plaqua sur le nez et la bouche. Le prince consort fit de même, avant de donner l'ordre de faire demi-tour. Les travailleurs s'esclaffèrent de bon cœur, puis se remirent au boulot.

\*

La Grande Puanteur eut lieu à Londres, en 1858. Au même moment, à une vingtaine de kilomètres de là, Darwin travaillait sur *L'Origine des espèces*, ouvrage dont on a dit qu'il laisse sous-entendre que l'homme descendrait du singe. Un autre penseur anglais, John Stuart Mill, écrivait quant à lui cette année-là son célèbre essai de philosophie politique *De la liberté*, où il a exposé ses conceptions relativement au rôle de l'État et étudié le problème de la tyrannie de la majorité.

Un an plus tôt, Flaubert et Baudelaire publiaient respectivement *Madame Bovary* et *Les Fleurs du mal*, qui leur valurent tous deux un procès pour offense à la morale publique et religieuse. Flaubert gagna le sien ; Baudelaire, non.

Wagner composait, pendant ce temps, son fameux *Tristan et Isolde* à Zurich et à Venise, alors qu'il était recherché par la police de Dresde. L'opéra ne fut finalement présenté qu'en 1865.

Les premières communications transatlantiques eurent également lieu en 1858, grâce aux câbles télégraphiques qui reliaient l'Irlande au Canada. On pouvait désormais communiquer de part et d'autre de l'Atlantique en quelques heures à peine, ce qui allait grandement faciliter les échanges internationaux.

Toujours dans la même période, l'inventeur Édouard-Léon Scott de Martinville réalisait, au moyen de son phonautographe, les premiers enregistrements sonores d'une voix humaine. Le rouleau à vapeur et le réfrigérateur à absorption furent aussi développés à cette époque.

Enfin, plus près du sujet qui nous intéresse, Joseph C. Gayetty commercialisa en 1857 le premier papier hygiénique. En 1858, durant la Grande Puanteur, on avait déjà eu vent, au Royaume-Uni, de cette invention américaine qui n'obtint initialement pas autant de succès qu'on aurait pu le croire.

« Du papier-cul, mais quelle idée ! disait Joseph Wilkinson. Le papier journal, quand on peut en trouver du pas trop mouillé, ça fait bien l'affaire. Mais il s'agit d'y aller doucement. Ou encore, à l'ancienne, tu prends ta main gauche pour te rincer le cul et la droite, tu la gardes pour manger, et pour saluer ! Et puis d'ailleurs, leur papier-cul, à ce qu'il paraît, il est plein d'échardes. C'est pas moi qui me le passerais entre les fesses, ça, non ! »

« Des échardes dans le cul, aïe ! disait un autre. Ça me

rappelle ce vieux Gargantua, quand il essaie de trouver une bonne façon de se ramoner. Ma grand-mère, la Française, aimait bien me le lire : *Puis, fiantant derriere un buisson, trouway un chat de Mars ; d'icelluy me torchay, mais ses gryphes me exulcererent tout le perinée. »*

Everett grimaça, puis se dirigea vers le ravitaillement. Il regarda le ciel, qui virait au rouge ; Wilkinson le rejoignit. Ensemble, ils marchèrent tranquillement en contemplant l'azur ; le couchant, avec ses éclats de couleurs chaudes, rehaussait la scène, apportant un peu de beauté à ce paysage désolant. La journée de travail tirait à sa fin. Ça puait peut-être un peu moins sur la Tamise, c'était difficile à dire. Eux, en tout cas, ne sentaient rien depuis longtemps. Ils remplirent leurs seaux une dernière fois, tandis que le soleil frôlait l'horizon, derrière eux. Vus de la berge, ils semblaient sortir de la bouche de l'astre, tout nimbés d'or et d'écarlate, triomphants comme des rois.

# MÉRIADECK OU LA DIAGONALE DU PÈRE

*Xavier Lhomme*

Mon père était décédé depuis cinq ans quand, en 2014, âgé de cinquante ans, j'entrai dans l'administration publique. Je devenais tardivement fonctionnaire, comme l'avaient été avant moi mes parents et mon frère cadet.

Lors de ma formation de deux ans à l'Ecole Nationale de l'Administration Pénitentiaire, j'effectuai un stage de plusieurs semaines à Bordeaux. Les locaux du Service Pénitentiaire d'Insertion et de Probation de la Gironde occupaient deux étages de l'immeuble Point centre. C'était l'un de ces bâtiments récents qui bordaient la rue Larminat dans la continuité du nouvel hôtel de police. De même que celles de la rue du Château d'eau, ces constructions déclinaient de façon moderne la sobriété et la discrétion<sup>1</sup> des façades bordelaises du dix-huitième siècle. Mariant la pierre blonde avec le métal et le verre, elles offraient une transition bienvenue entre l'étrange quartier Mériadeck, qui hébergeait nombre d'administrations, et le reste de la ville.

---

<sup>1</sup> Sobriété et discrétion : deux maîtres-mots dans la culture bordelaise qui n'apprécie ni les excès ni les grands changements et pour qui l'absence de fantaisie et d'imagination tient lieu d'élégance, si ce n'est de bon goût. En cela, Bordeaux est plus une ville de l'Ouest que du Sud.

Cinquante ans après les débuts de sa construction, et comme la plupart des Bordelais de ma connaissance, je n'aimais toujours pas le « nouveau » Mériadeck. Comment s'attacher à cet étalement de blocs de béton désactivé<sup>2</sup>, ces alignements d'immeubles cruciformes, ces étendues d'esplanades désertes dont on ne trouve pas la sortie après en avoir longuement cherché l'accès ?

Pourtant, chaque jour au moment de ma pause méridienne, j'en parcourais à pied les terrasses, muni d'un appareil photo – une passion que m'avait transmise mon père lors de nos voyages à l'étranger. Les jeux d'ombre et de lumière, les effets de matériaux, les courbes, angles et aplats des bâtiments, les végétaux domestiques ou sauvages me donnaient des clés pour m'approprier le quartier. Fragment par fragment, ce qui était pour moi un vague sujet de rejet esthétique et social devenait peu à peu un objet architectural dont l'incongruité historique, le futurisme obsolète et les matériaux friables constituaient, sinon le charme, du moins l'attrait.

C'est après avoir pu m'en distancier par la photographie que me sont revenus les liens étroits, anciens et enfouis qui me liaient à Mériadeck. Et à mon père.

Au début des années 1970, j'avais six à huit ans, nous habitons à Saint-Médard-en-Jalles, aux portes du Médoc. Quand il nous conduisait en automobile au centre de Bordeaux, mon père passait par la barrière d'Arès<sup>3</sup> – ma mère, elle, prenait directement par la barrière Saint-Médard. Ce n'est que

---

2 Finition esthétique, obtenue en empêchant la prise du béton en surface, ce qui laisse apparaître les granulats.

3 Barrières : c'est là que l'on payait l'octroi pour entrer en ville. Le nom est resté aux grandes intersections sur les boulevards qui ceinturent l'ouest de la ville historique. Du nord au sud et d'est en ouest : barrière du Médoc, barrière Saint-Médard, barrière d'Arès, barrière Judaïque, barrière Saint-Augustin, barrière d'Ornano, barrière de Pessac, barrière Saint-Genès, barrière de Toulouse, barrière de Bègles.

bien plus tard que j'ai compris que ce trajet lui permettait de replonger un instant dans le quartier de son enfance : Mériadeck.

Né en 1935 de parents très modestes, employés par la Compagnie française des Tramways Electriques et Omnibus de Bordeaux (TEOB), notre père avait grandi dans cette horizontalité de petites gens, de ferrailleurs et brocanteurs, de clochards et de prostituées. Parfois, il mentionnait son école primaire à Saint-Bruno ou le marché aux puces de la place Mériadeck<sup>4</sup>. S'il racontait avoir croisé des soldats allemands pendant l'Occupation, il ne précisait pas que les militaires se rendaient dans les bordels dont le quartier était bondé : la seule rue de Galles, détruite depuis, abritait le Sultana, le Moulin rouge, l'Étoile, les Glaces, le Montmartre !

Chemin faisant, lorsque mon père ne me faisait pas lire les plaques d'immatriculation pour m'enseigner les départements – il était professeur d'histoire et géographie –, j'observais les façades, les rues, les passants. Assis à côté de mon petit frère, à l'arrière de la Dauphine, je déchiffrais les réclames peintes sur les murs. Je m'exclamais quand je voyais une carriole tirée par un cheval : c'était devenu bien rare ! Après avoir longé le mur nord du cimetière de la Chartreuse, puis dépassé l'église Saint-Bruno, nous arrivions dans une zone de travaux. Sur les palissades de bois qui masquaient le chantier, un slogan proclamait fièrement : *Ici, prochainement, les Jardins de Gambetta*. Ces mots, je les ai vus, lus et relus pendant ce qui me semble avoir été des années.

Quand les planches et l'inscription disparurent, j'eus la surprise de ne pas apercevoir de jardins mais un bouquet d'immeubles juchés sur une dalle !

---

4 Aujourd'hui détruite, elle se situait approximativement sur la partie est de l'esplanade Charles-de-Gaulle.

Un héros de la Résistance devenu ministre, Premier ministre, maire et député de Bordeaux, avait jugé intolérable qu'une partie du centre-ville – insalubre dès sa création sur des marais à la fin du dix-huitième siècle – abritât les populations les plus pauvres de Bordeaux. Plus de vingt ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, sous l'impulsion de Chaban-Delmas, le nouveau Mériadeck prit forme au fur et à mesure que les lieux de l'enfance de mon père tombaient sous les coups des pelleteuses. Des immeubles remplacèrent les basses échoppes<sup>5</sup> bordelaises.

Les sept mille habitants, trois cents commerces et cinquante établissements industriels de Mériadeck furent dispersés dans l'agglomération. Les plus pauvres au nord de la ville – quartiers du Grand-Parc et de Bacalan – et à l'est, de l'autre côté du fleuve – la Benauge et Carriet. Ma grand-mère paternelle s'installa à Saint-Nicolas, dans sa partie surnommée *l'Espagne*, entre la place Nansouty et celle de la Victoire. C'est probablement en allant lui rendre visite, dans ce quartier populaire d'immigrants d'Europe du Sud et d'Afrique du Nord, que nous prenions le trajet par Mériadeck.

Répondant au désir de modernité du politique, la misère pittoresque mais potentiellement subversive<sup>6</sup> laissa donc place à un *urbanisme sur dalle*. Cette nouvelle matrice sociale et organisationnelle réinventait l'horizontalité chère à Bordeaux<sup>7</sup>,

---

5 À l'origine destinée aux boutiques d'artisans ou de commerçants, la dénomination s'applique depuis longtemps aux habitations mitoyennes en pierre de taille, de plain-pied et tout en longueur de l'agglomération bordelaise.

6 Le quartier n'était pas seulement une cour des miracles : il s'était organisé en *commune libre* après la Première Guerre mondiale.

7 L'agglomération bordelaise tend depuis toujours à s'étaler plus qu'à se densifier, au point que l'on parle parfois à son propos de « syndrome Los Angeles ». Cette caractéristique, génératrice de migrations pendulaires, tend à renforcer les inégalités entre populations pauvres, repoussées loin des centres d'activités, et habitants des centres urbains *gentrifiés*. Cela s'accroît depuis que Paris est à deux heures de train.

en strates superposées. Si la circulation et les réseaux restaient au sol, les commerces et piétons s'élevaient d'un niveau et se retrouvaient sur les esplanades. Les nombreuses administrations et les quelques logements surplombaient le tout. Il y avait un parc au cœur de cet ensemble, mais s'y rendre semblait aussi hasardeux que d'en sortir tant la logique de déambulation était absconse.

Le programme débuta avec les Jardins de Gambetta, îlot de six immeubles posés sur une plateforme à quelques centaines de mètres de la place Gambetta, l'un des lieux emblématiques de Bordeaux<sup>8</sup>. Progressivement furent ajoutés d'autres bâtiments, formant de nouveaux îlots sur d'autres dalles dont les noms, moins fleuris, faisaient référence à la Seconde Guerre mondiale : terrasse du Front-du-Médoc, terrasse du Général-Koenig, terrasse de la Deuxième-Division-Blindée, terrasse du 8-Mai-1945, terrasse Rhin-et-Danube. Pour en rajouter dans l'hommage aux gloires du passé, les rues de ce *quartier d'avenir*<sup>9</sup> portaient des noms de résistants : Claude Bonnier, Jean-François Fleuret, Corps franc Pommiès.

Et, de fait, l'automobiliste ou le piéton qui pénétrait dans cet ensemble avait la sensation de se trouver au sein d'un réseau de forteresses reliées entre elles par de rares ponts-levis. Longeant des murs de béton aveugles surplombés de chemins de ronde – les dalles, appelées terrasses – il cherchait en vain un accès vers ces tours en forme de croix dont il distinguait les sommets.

---

8 Ensemble architectural classé, la place Gambetta se compose d'immeubles du dix-huitième siècle aux façades ordonnancées entourant une place centrale arborée et ornée d'une fontaine. Elle est l'un des trois sommets du *Triangle d'or*, quartier prestigieux autant qu'animé.

9 Un document de la campagne électorale des municipales de 1977, intitulé *Les jeunes avec Chaban*, montre l'intéressé avec deux enfants devant une maquette du quartier Mériadeck.

Elève fantasque et dénué de méthode de travail, je n'arrivai pas à suivre au lycée et décidai d'arrêter les études, contre l'avis des enseignants et de ma famille. Afin de m'assurer de l'irrévocabilité de ma décision, j'avais devancé l'appel pour effectuer le service militaire, à l'époque obligatoire. En attendant l'incorporation, je comptais me la couler douce à la maison.

Longtemps premier adjoint au maire de Saint-Médard-en-Jalles, mon père était l'un des représentants de cette municipalité à la Communauté Urbaine de Bordeaux. Cette institution avait son siège dans le bâtiment le plus haut<sup>10</sup> de Mériadeck. Est-ce de là-haut qu'il me dégotta un job ? Quoiqu'il en soit, je fus ramené au monde réel et confronté à ce qu'il a de plus prosaïque et brutal : le travail manuel, au bas de l'échelle.

Mon père était au sommet et moi sous la dalle.

Pendant quelques mois, je me levais chaque jour de la semaine à quatre heures du matin – heure à laquelle j'avais plutôt une tendance naturelle à me coucher – pour prendre le premier bus qui reliait Saint-Médard à Bordeaux. Après une grosse demi-heure de trajet ensommeillé, je descendais place des Martyrs-de-la-Résistance et rejoignais à pied l'une des forteresses de Mériadeck, la terrasse de la 2e-DB. Je découvrais le quartier au ras du sol, dans la fraîcheur du petit matin, sans autre circulation que celle des noctambules qui rentraient chez eux en pressant le pas et des camions de livraison – que je déchargerais ensuite. J'entrais dans les coulisses du supermarché par une porte discrètement dessinée dans la muraille, rue Père-Dieuzaide. J'en ressortais en tout

---

10 Hors édifices religieux, l'hôtel de la CUB (aujourd'hui Bordeaux Métropole) est le troisième bâtiment le plus haut de Bordeaux. Il aurait été le premier si Jacques Chaban-Delmas n'y avait mis son veto : il ne voulait pas que l'hôtel de ville soit outrageusement dominé par une institution « concurrente ».

début d'après-midi, après avoir déplacé quelques tonnes de boîtes de conserve et de packs de boissons : les palettes les plus lourdes revenaient de droit au petit nouveau.

Vint le moment d'aller sous les drapeaux. Toujours préoccupé par ce qui pouvait arriver à ses enfants, mon père se débrouilla pour que je sois affecté dans l'Armée de l'air, réputée plus douce que l'Armée de terre. Après des classes éprouvantes dans un Mont-de-Marsan écrasé par la chaleur estivale, je me retrouvai à Bordeaux dans un service comptable proche du boulevard Maréchal-Leclerc. J'allais de temps en temps, en binôme et en uniforme, porter des sacoches de chèques à la Poste centrale. Situé à l'angle nord-est de Mériadeck, cet immense et massif parallélépipède, austère, était l'une des singularités du nouveau quartier : on pouvait accéder facilement à la dalle par de grandes volées de marches. Par ailleurs, construite avant que la charte d'aménagement ne soit établie, la poste faisait partie des bâtiments qui ne respectaient pas le plan cruciforme.

Un an plus tard, débarrassé de mes obligations militaires, j'arpentais à nouveau les mornes dalles de Mériadeck, dans son angle nord-ouest cette fois : terrasse du Front-du-Médoc. Au chômage, j'allais consulter les annonces à l'ANPE<sup>11</sup>, au rez-de-dalle de l'une des plus hautes tours du quartier, juste à côté de l'école Saint-Bruno. Seul souvenir marquant de cette période, une alerte à la bombe qui vida la Tour 2000 de ses employés – la multinationale BP y avait son siège régional – et des demandeurs d'emploi. J'attendis un bon moment sur le parvis, fumant cigarette sur cigarette avec d'autres jeunes en quête d'un boulot, plus excité qu'effrayé par cet événement

---

11 Agence Nationale pour l'Emploi, devenue Pôle Emploi en 2008 après son regroupement avec l'Association pour l'Emploi dans l'Industrie et le Commerce (ASSEDIC), puis France Travail en 2024.

qui rompait la monotonie de mon inactivité.

Il me fallut de nombreux mois avant de trouver du travail. Cela troublait mon père qui, pourtant sensibilisé aux problématiques sociales, pensait encore – comme nombre de personnes de sa génération – que les chômeurs étaient avant tout des paresseux ou des incapables. En avoir un dans sa propre famille, malgré ses efforts et les miens, était plus qu'une déconvenue : un constat sans appel. Comme son quartier d'origine, la situation de l'emploi avait bien changé et ne redeviendrait jamais comme avant.

J'alternai les périodes d'emploi et de chômage pendant deux ans avant d'intégrer, en 1987, une grande entreprise de l'industrie militaire et spatiale. Pendant la vingtaine d'années qui suivit, je ne revenais à Mériadeck que pour assister à des concerts dans ce qui fut longtemps la seule grande salle de l'agglomération bordelaise : la patinoire de Bordeaux. Je ne sais si mon père alla à la patinoire, mais ce ne fut sûrement pas pour un concert de variétés ou de musique pop-rock !

La patinoire était dotée d'une architecture aussi complexe et torturée que son acoustique, qui désespérait musiciens, techniciens du son et spectateurs mélomanes. Gagnant souvent des invitations offertes par FIP, Radio France Bordeaux Gironde ou les nombreuses radios associatives (que l'on appelait « radios libres »), j'y assistai à quelques spectacles grand public<sup>12</sup> mémorables.

Je découvris en 2006 le nouveau commissariat central de Bordeaux, face à la même patinoire : ma petite amie de l'époque y travaillait et je la rejoignais parfois à la sortie. Cette

---

12 Serge Gainsbourg et Hubert-Félix Thiéfaine en 1985, Supertramp, ZZ Top et Francis Lalanne en 1986, Bernard Lavilliers en 1987, Johnny Clegg et Renaud en 1988, Jacques Dutronc en 1993, Johnny Hallyday en 1996, Hubert-Félix Thiéfaine et MC Solaar en 2001.

relation ne dura pas – mes activités politiques et celles de mon frère étaient incompatibles avec la fonction de la dame – et la personne suivante que j’attendis à la porte du commissariat, la même année, fut mon frère. Il avait été placé en garde à vue dans le cadre de ses activités de militant écologiste.

Après un chômeur, un repris de justice... Que pouvait bien penser notre père de ses fils qui lui en faisaient voir de toutes les couleurs ?

Le commissariat et d’autres bâtiments administratifs du quartier, construits après les années 1990, ne respectaient pas le plan cruciforme et la construction sur dalle. Ils adoucissaient la transition architecturale, facilitaient l’intégration des forteresses dans la continuité urbaine. Mon père ne m’a jamais dit ce qu’il pensait du nouveau Mériadeck mais je suppose que, pour lui comme pour les socialistes de sa génération, tout ce qui était moderne et technique portait les promesses d’un monde meilleur.

En 2008, nous aurions pu nous croiser à la préfecture, terrasse du 8-Mai-1945. Je venais y déposer la liste électorale dont j’étais le meneur, en concurrence avec celle du maire sortant de Saint-Médard-en-Jalles. Ce dernier relégua mon père, qui fut pourtant son adjoint chargé du social pendant deux décennies, en fin de liste.

Peut-être en raison de ma « trahison ». Peut-être parce que mon père était déjà diminué par la maladie.

Quand, un an après, Papa succomba à un cancer dans l’Unité de Soins Palliatifs de l’hôpital Saint-André, il était à moins de deux cents mètres de Mériadeck. Ce n’est qu’aujourd’hui que je réalise qu’il a mis soixante-dix ans à traverser ce quartier, suivant une diagonale de Saint-Bruno en Saint-André, de nord-ouest en sud-est.

Une fois ma formation terminée, traversant la France pour m'installer en Alsace, j'effectuai ma propre diagonale, de sud-ouest en nord-est.

Mériadeck est le décor, voire l'un des personnages, de plusieurs de mes histoires parues<sup>13</sup> ou à paraître. Il peut être envahi par les sables lors de la désertification de l'Europe ou, à l'inverse, submergé par la montée des eaux consécutive au réchauffement climatique.

Mais, jusqu'à présent, je n'avais jamais écrit à propos de mon père.

---

13 *L'Archipel urbain*, nouvelle, in anthologie « Odyssée », éd. Moulin, 2023.

*L'Affaire des chats perdus*, roman, éd. Asmodée Edern, 2025.

## Bibliographie

BARRERE Pierre, *Les quartiers de l'agglomération bordelaise*, in *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, vol. 27, n°1, 1956.

CALLAIS Chantal, *L'Echoppe de Bordeaux*, La Crèche (Deux-Sèvres), éditions La Geste, 2018.

GUILLAUME Pierre, *Le quartier Mériadeck à Bordeaux*, in *Construire la ville, XVIII-XX siècles*, dir. Maurice Garden et Yves Lequin, coll. *Histoire*, Presses universitaires de Lyon, 1983.

PETUAUD-LETANG Michel, *Mériadeck, défense et illustration des quartier de peu*, A Editions, 2001.

SABOYA Marc, *Mériadeck, odyssée de l'espace*, in *Paysages urbains de 1830 à nos jours*, dir. Peter Kuon et Gérard Peylet, coll. *Eidolon*, Presses universitaires de Bordeaux, 2004.

## Bibliographie en ligne

DoCoMoMo France (Documentation et Conservation des édifices et sites du Mouvement Moderne). Consultable à l'adresse : [www.docomomo.fr](http://www.docomomo.fr)

*Désillusion d'une utopie : histoire et état des lieux du quartier Mériadeck à Bordeaux*. Consultable à l'adresse : <http://meriadeck.free.fr>

## PARFUM DE FRAISES À LA DÉRIVE

---

*Dorothée Coll*

Quand c'est arrivé, ma ville ne savait pas nager. Elle se noya par les pieds.

Tous les bâtiments prirent l'eau. Nous n'étions pas préparés. En l'espace de quelques jours, ma ville devint un archipel d'îles verticales. Juste des tours d'immeubles.

Le Conseil condamna les étages inférieurs pour mettre la population au sec. Puis, il réquisitionna le dernier étage pour s'assurer l'accès par les airs. Les élites durent descendre d'un cran, abandonnant en grimaçant leur toit-terrasse avec piscine.

Progressivement, on redéfinit les espaces et leurs usages. On inversa les pratiques : la circulation se ferait par le haut. Ainsi commencèrent les travaux d'un réseau de ponts suspendus qui accueilleraient les rails d'un métro aérien.

Le bilan de la catastrophe était désastreux. Tellement de morts. Pourtant, nous étions encore trop nombreux pour les logements restants.

De nouvelles règles de vie furent imposées. Bousclement des codes. Acceptation de la mixité sociale et partage des espaces privés. L'agriculture, dans cette ville sans terre, coupée du reste du monde par une mer impitoyable, commença également à se réinventer.

\*\*\*

Pendant un temps, j'habitai avec une famille de quatre personnes au septième étage du building de mon ancien appartement de fonction. En tant qu'agent de sécurité du parking souterrain, j'étais logé sur mon lieu de travail, au premier sous-sol.

Quand la mer s'était infiltrée par ma porte d'entrée, j'avais à peine eu le temps de sortir de chez moi pour grimper quatre à quatre les escaliers et me retrouver dans le hall d'accueil du premier étage, premier niveau épargné par les flots. Je perdis tout, sauf la vie.

La cohabitation avec « ma » nouvelle famille fut compliquée. Les enfants étaient capricieux, turbulents, et ils me voyaient, à raison, comme un intrus. Je passai là-bas une année entière de heurts et de rage contenue. Sans emploi et, de fait, sans contrainte horaire, je me mis à vivre la nuit et dormir le jour pour tâcher de me rendre invisible. Mais, le dimanche, le bruit des activités familiales devenait oppressant. Ce jour-là, je sortais. Je me rendais au dernier étage de l'immeuble, prenais le couloir de métro qui traversait les potagers installés sur les toits et m'arrêtais, l'œil collé à la vitre, pour compter les poules, les lapins, surveiller les légumes et, aussi, les fraisiers qui me faisaient rêver. Puis, j'embarquais vers d'autres cimes. J'errais toute la journée de gare en gare et, au fur et à mesure qu'avançaient les travaux, mon espace s'étendait. bercé par le ronronnement du train, souvent je m'assoupissais et rentrais bien après que la nuit fut tombée, pour trouver un salon désert.

\*\*\*

Les rames de métro étant toutes opérationnelles, un nouveau programme de construction démarra, chargé de promesses : *l'étage flottant*.

Des passerelles partant du cœur de ville s'étoilèrent en une constellation de presqu'îles sur lesquelles on bâtit quelques habitations. J'espérais être relogé, mais la municipalité avait une autre priorité : nourrir la population. Les maisons qui fleurissaient, amarrées aux pontons, seraient essentiellement dédiées aux conchyliculteurs, aux pisciculteurs et aux agriculteurs dont on concevait les exploitations. Les ingénieurs agronomes avaient choisi de miser sur la riziculture en raison des submersions régulières, certaines variétés de riz pouvant être cultivées en eau salée. L'agriculture de toit ne suffisait pas, il devenait urgent d'engranger de nouvelles ressources.

Je trouvai un emploi dans le secteur du bâtiment, qui embauchait à tour de bras, et je fus rapidement chargé de veiller à l'étanchéité des structures, point clé dans un environnement devenu principalement aquatique. Grâce à ce nouveau travail, la pression à la maison se relâcha puisque j'étais absent la plupart du temps. Les relations avec ma famille d'accueil s'apaisèrent. La vie redevenait supportable...

Il fallut près de deux ans pour que l'étage flottant soit opérationnel, mais les ingénieurs qui surveillaient avec angoisse les fondations des bâtiments durent se rendre à l'évidence : les édifices se détachaient progressivement de leur point d'ancrage et la bouée constituée par les dernières infrastructures ne tarderait pas à se révéler insuffisante. Ma ville partait à la dérive et l'équilibre devenait précaire. Les buildings étant très hauts, la mise en place d'un contrepoids s'avérait indispensable pour stabiliser l'ensemble au cas où la ville viendrait à se désancrer totalement. Alors, tout le secteur du bâtiment fut réquisitionné pour se lancer dans les constructions sous-marines. La bonne nouvelle : cela offrirait

enfin un nouveau potentiel de logements.

D'abord, on conçoit les édifices hors « sol » puis on les immerge. N'ayant pas le choix de la forme, les ingénieurs imaginèrent des sortes d'immenses tunnels verticaux, qu'on nomma « tiges-escaliers ». À l'intérieur, deux escaliers tressés comme un brin d'ADN, l'un pour descendre, l'autre pour monter, et dix paliers sur lesquels, au centre de l'hélice, se trouvait la salle d'eau partagée, réduite à l'essentiel, équipée d'un système autonettoyant. Sur les murs incurvés de la cage d'escalier, des sortes d'opercules : des sas d'entrée, quatre par palier. Derrière les sas, une espèce de magma plastique qui constituerait le mur des logements...

Ce n'est qu'après immersion qu'on gonfla les appartements : quatre studios-bulles par palier, organisés en corolle autour de la tige-escalier. Je pus alors intégrer l'un d'entre eux.

\*\*\*

Ma ville dérive depuis quatre ans. J'habite au troisième étage en contrebas du monde flottant, dans les quartiers sous-marins. Je vis dans un ballon de baudruche au sol en mousse polyuréthane, aux meubles sommaires, montés en kit. Peu d'espace, peu de choix dans l'agencement et la décoration intérieure mais je vis seul, je ne me sens plus parasite d'un foyer qui ne voulait pas de moi.

Les poissons me regardent par la vitre m'ébrouer dans mon « terrarium ». J'ai parfois le sentiment que je suis devenu, malgré moi, leur animal de compagnie.

Grâce à mon expérience professionnelle, j'ai pu trouver un emploi stable : je m'occupe de la maintenance des sas. C'est un poste important, mais finalement le métier demande peu de qualifications donc il est peu rémunéré. J'ai accès à tous

les plans de la ville même si je suis cantonné principalement à un secteur d'intervention. Quand je suis en pause au QG, je rêve devant les détails de cette incroyable mécanique et je me balade au-delà des limites de ma zone.

La vie n'est pas facile, ici, c'est le quartier des prolétaires, des visages pâles aux yeux cernés. Les services d'urbanisme ont élaboré un programme de luminothérapie pour pallier l'absence de repères. Les studios sont équipés de variateurs de lumière commandés de façon automatique et centralisée. Je n'aime pas cette mainmise sur ma vie, même si c'est pour mon bien-être. Je n'aime pas l'idée que quelqu'un, dans son bureau, ait décidé de jouer à jour/nuit pour moi. Ça me donne le sentiment d'être infantilisé, manipulé. Et puis, parfois, je pense aux poissons, à la pollution lumineuse, avec tous ces studios éclairés qui doivent perturber leur cycle...

Je broie du noir, j'ai besoin de bouger, de changer d'horizon. Il faut dire qu'hier, le studio-bulle d'à côté a éclaté. Un récif. Je n'ai plus que deux voisins. Ce n'est pas la première fois que ça arrive, mais, en l'occurrence, c'est à mon étage.

Je fais mon travail consciencieusement, j'en connais la nécessité : si le sas du studio d'à côté n'avait pas été vérifié, on aurait encouru une voie d'eau dans toute la tige-escalier et on y serait tous restés, mais j'aimerais parfois faire autre chose... Je cours toute la journée : monter, descendre, descendre, monter... alors le dimanche, je suis fatigué et je ne trouve pas toujours le courage d'aller sur le ponton des Mouettes prendre un peu l'air, le vrai, pas celui qu'on insuffle et purifie par un ingénieux système d'aération subaquatique. Ce que j'aimerais, je crois, c'est travailler dans une des exploitations de l'étage flottant mais les places sont chères et j'ai le mal de mer. L'étage flottant est le plus instable.

\*\*\*

Cela dit, tout n'est pas si sombre. J'ai quand même une jolie voisine, Lili, de l'étage du dessous, qui passe me voir de temps en temps.

Lili, c'est la joie même, une petite nana au grand sourire qui sait dénicher la beauté partout où on peut la trouver. Elle me dit toujours qu'il faut savoir profiter de tout ce qui nous est donné parce qu'on ne sait jamais quand ça s'arrêtera. Elle fait des ménages, Lili, et ne gagne pas grand-chose non plus, mais elle trouve que c'est tant mieux. Comme ça, en étant tous les deux dans le quartier des prolétaires, on a pu se rencontrer. Lili, c'est un peu une fée : tout ce qui me paraît moche, elle est capable de le transformer en quelque chose de plus joli simplement en changeant d'éclairage.

Certains jours, je me dis qu'on pourrait demander à rendre transparents son plafond et mon plancher, histoire d'avoir un vis-à-vis, d'éborgner un peu ma solitude et la sienne, mais techniquement ça coûte trop cher. Mes vis-à-vis sont les poissons. Quand je les vois qui nagent vers le bas, je rêve que je suis télépathe et les charge d'un message pour Lili : un bonsoir avant qu'elle ne s'endorme. Des poissons voyageurs, ce serait chouette. On n'a pas de réseau ici-bas.

Parfois, Lili passe me chercher et on monte en ville boire un verre. J'aime bien ces moments avec elle, comme un semblant de vie d'avant, du temps où j'avais des copines, où on sortait. Ce temps de l'insouciance qui commence à dater. On a cinq ans d'écart, Lili et moi. Elle en a vingt-cinq et moi, trente. Ça ne fait pas beaucoup de différence et pourtant, je me dis qu'elle, la vie que j'ai eue au sortir de l'adolescence, elle n'a pas eu le temps de la connaître. Je me dis que même, si ça se trouve, elle n'a jamais fait l'amour... J'aimerais bien la ramener chez moi juste une fois, mais les studios-bulles sont faits pour une seule personne et le règlement est très strict compte tenu des risques. Hier, le studio-bulle d'à côté a éclaté,

la peur m'a saisi au gosier. J'embrasserai Lili dehors, sur le ponton, je ne veux pas tenter le diable.

\*\*\*

Ce soir, on va se changer les idées.

Il est 19 h, j'ai mis mon costume du dimanche et j'attends qu'elle sonne à ma porte. Elle arrive dans une petite robe rouge que je ne lui connaissais pas. Elle est radieuse.

Il y a une semaine, je suis allé réserver une table pour deux à la Brasserie du Bout des Flots, un des rares restaurants de l'étage flottant, à trois encablures du ponton des Mouettes.

Je passe devant elle dans l'escalier, pour respecter le protocole, la galanterie qui m'évite, pour l'heure, de voir tanguer ses fesses et me défend de glisser mon regard sous sa robe. Trois étages à grimper, le sas qui relie notre tige-escalier à l'immeuble d'au-dessus, le hall, la porte vitrée et enfin, nous voici à l'air libre.

Le soleil a commencé à décliner, je me sens l'âme romantique. Je prends la main de Lili, qui laisse échapper un gloussement, et je la guide vers le ponton dont le nom n'a plus aucun sens : nous avons dérivé trop loin de toute côte pour que des mouettes viennent encore s'y poser.

Le ciel a rosi mais les nuages s'amoncellent. Un peu de vent, la mer s'agite et nos pas mal assurés nous poussent l'un contre l'autre à tour de rôle. Quelques « Pardon » qui se répondent lorsque nos corps s'entrechoquent ou s'épousent. J'exagère mes mouvements, je fais traîner nos contacts. La météo semble avoir décidé de nous donner un coup de pouce pour vaincre nos timidités, j'en profite.

J'aime bien venir sur ce ponton quand j'ai du temps. On a vue sur les prairies flottantes des rizières d'eau salée, un

semblant de terre qui me rappelle toujours ce petit paradis que la mer nous a arraché... « ce petit paradis »... je n'aurais jamais cru qu'un jour, je parlerais ainsi de la campagne qui s'étendait alentour du temps où ma ville avait les pieds sur terre.

Lili sent mon absence, elle me serre la main un peu plus pour me ramener à elle, je reviens et l'embrasse. Ici, nos lèvres exposées aux embruns ont pris un goût de sel, sa langue est douce et tiède.

« Tu en as mis, du temps, à te lancer, sourit-elle.

— Je suis timide.

— Je sais, c'est aussi ce qui me plaît chez toi. À quoi tu pensais ?

— À la campagne qui nous entourait avant, dans ce monde que la mer a avalé. J'essaie de ne pas m'appesantir sur notre situation actuelle mais les champs me manquent. Les vaches, les chevaux, les moutons et tous les animaux qui peuplaient les bois, les écureuils, les geais..., me manquent. Les arbres me manquent, les forêts, les montagnes. Même les galets des rivières me manquent.

— À moi aussi, tu sais, mais un jour, on pourra retrouver tout ça. Nous ne savons pas ce qu'il reste de l'ancien monde, nous ne savons pas où la ville arrivera mais elle arrivera forcément quelque part. Tu verras, on touchera terre à nouveau. Et, quand nous serons à quai, rattachés à une côte nouvelle, on fera de beaux bébés! »

Lili vient de me harponner le cœur. Je suis pris de court par ses propos. Je réponds « oui » parce qu'il me faut bien répondre quelque chose, mais je suis infiniment troublé. Heureusement, comme pour m'aider à changer de sujet, la pluie se met à tomber dru ; je renforce la pression de mes doigts et entraîne Lili à ma suite : « Vite, Lili, courons jusqu'à la brasserie, on va être trempés. »

Ses pas désordonnés auxquels j'imprime mon mouvement en tirant sur son bras, sa robe, plaquée contre sa poitrine par la pluie, secouée par le vent qui découvre ses jambes galbées, son rire..., il est des images dont la grâce mériterait que le temps s'arrête pour les immortaliser. J'ai le souffle coupé, mais je mettrais ça sur le compte de ma course.

\*\*\*

Sous l'auvent, à l'entrée de la brasserie, nous reprenons nos esprits. Elle frictionne ses cheveux des deux mains pour les essorer un peu. J'en fais autant, plus par mimétisme qu'autre chose, je porte les cheveux très courts. Ça la fait rire à nouveau.

Le restaurant est bondé. Le bruit des conversations, des verres qui s'entrechoquent, des couverts qui s'agitent, remplace celui de rafales de vent mêlées d'averses essuyées juste auparavant. Par chance, notre table jouxte la baie vitrée, nous offrant un beau panorama. Derrière le rideau de pluie, en plissant les yeux, je distingue les espaces verdoyants des exploitations, un vert surnaturel. J'ai toujours aimé l'éclat particulier des couleurs sous l'orage, cette espèce de fluorescence.

Bien que les constructions de l'étage flottant aient été réfléchies intelligemment, il subsiste un léger tangage quand le vent malmène la mer. Je prie pour que la nausée ne me gagne pas. Ça devrait se calmer en mangeant. Nous commandons. Au menu : du poisson, du riz égayé de quelques légumes – les légumes sont si rares, si chers – et, en dessert, des fraises. J'en salive à l'avance. Les fraises, le Graal. Cultivées sur les toits en très petite quantité, elles sont réservées aux restaurateurs. Ce soir, elles seront pour nous.

Je regarde Lili. Qu'elle est belle ! Quelques gouttes de pluie perlent encore le long de ses cheveux châtain. Son visage

clair se reflète sur la vitre, décalqué sur un ciel d'ardoise. Des éclairs concurrencent la lumière qu'elle émet. La mer semble se déchaîner, mais, perdu dans son regard, je me moque de ce qui se passe dehors. J'échafaude des théories et je cherche des solutions, des espaces qui pourraient nous héberger quelques heures, tous les deux, pour qu'enfin nos corps se rencontrent. J'ai envie d'elle au point d'en oublier d'apprécier cet instant partagé à attendre, ensemble, un délicieux repas dont la saveur viendra sans doute hanter longtemps nos souvenirs.

\*\*\*

Brusquement, dans les yeux de Lili, je vois débarquer la panique.

La mer a vomi sa rage sur la vitre. La salle bouge dangereusement. Les verres se sont renversés.

Deuxième salve de crachats d'une mer qui clame sa colère... Le temps se dégrade à une vitesse vertigineuse. Voilà la sirène qui s'affole, hurle pour alerter du danger. Très vite, c'est la coupure d'électricité. L'éclairage d'urgence se met en route, le marquage lumineux au sol, sortie de secours... et les clients se précipitent. C'est la cohue dans l'escalier qui descend sous le niveau de la mer pour rejoindre le tunnel qui double le ponton d'une sorte de bras sous-marin aux allures de conduit d'aération... Je me rappelle l'avoir vu sur les plans dans le local technique.

Je n'arrive pas à me détacher du spectacle de cette nature véhémence et j'enjoins Lili d'attendre : « Plutôt que d'être écrasés par la foule, essayons juste de profiter du moment. »

Ma voix est douce, étonnamment assurée, je suis calme. Lili m'écoute et reste assise, tant bien que mal, sur sa chaise qui rue sans cesse, les mains agrippées à une table sauvage. Nous

attendons que la salle se vide. Le patron de la brasserie et le personnel se dirigent à leur tour vers la sortie, mais un serveur vient nous trouver : « Madame, Monsieur, il faut partir, ça sent la lame de fond. Les pontons pourraient se briser et la brasserie sombrer. »

À l'évidence, le serveur est bienveillant. Pourtant, je m'insurge : « Non ! Je ne partirai pas sans avoir mangé mes fraises ! »

Le serveur se fige un instant face à ce caprice inattendu. J'assène : « Si je dois mourir aujourd'hui, je le ferai en mangeant des fraises ! »

Je me sens pris de colère, furieux que l'on vienne gâcher un moment magique, une sortie pleine de promesses, et je n'ai pas l'intention de céder.

« J'aurais essayé », marmonne-t-il davantage pour lui-même, puis il tourne les talons, hâte le pas et, au fond de la pièce, disparaît dans la cage d'escalier.

\*\*\*

Je ne sais pas ce qui m'a pris. Je me sens mû par mon instinct, une force irrépressible qui balaye tout sur son chemin : ma peur et ma raison, mes bonnes manières et ma douceur.

Lili n'a rien dit. Lili n'a pas bougé. Elle me suit dans ma mutinerie. Volontairement.

Je suis seul avec elle dans cette salle où les chaises et les tables jouent à saute-mouton.

Je me lève et d'un pas incertain me rends dans les cuisines, saisis un saladier de fraises, reviens, et le tends à Lili. Pendant qu'elle en porte une, honteusement charnue, à ses lèvres, j'écarte le méli-mélo du mobilier.

Lili s'est assise par terre, adossée au mur pour se stabiliser, elle me regarde avec avidité.

Je ne sais pas si elle me comprend, je ne sais pas ce qui l'anime, mais elle suit le moindre de mes mouvements comme un prédateur qui observe sa proie.

Une fois que j'ai fait place nette, elle rampe jusqu'à moi et m'embrasse goulument. Je goûte avec délice sa bouche Mara des bois.

Allongés tous deux sur le sol mouvant, je glisse ma main sous sa robe rouge, mon désir est violent et le sien allume dans ses yeux une lueur maligne.

Dire qu'un instant, j'ai pensé la ménager, la prévenir d'un « Pars si tu veux partir, sauve ta vie... ou bien choisis de vivre ce moment avec moi, avec intensité, et puis on verra bien si on y laisse nos peaux. » Je souris, je vois combien cela eût été inutile. « Viens ! » me hurle son corps, « Viens et fais-moi l'amour dans le parfum des fraises » me susurre sa voix.

La peur s'en est allée, il nous reste l'urgence et les râles et les cris dans cette pièce fouettée par une mer en furie. Des années, des années à attendre que mon corps ait enfin accès à ce réveil. Le voilà qui s'exprime, je retrouve les gestes et dans l'art de la lutte, les sanglots de bonheur dans ma gorge serrée, je me sens à nouveau déployé et vivant. Qu'importe si l'on en crève.

La vague qui nous submerge, décrochant le ponton, éventrant le tunnel de l'issue de secours, rabat sur la fenêtre, en un rictus cynique, un goéland, tel un trophée.

Hier, le studio-bulle d'à côté a éclaté contre un récif, j'aurais dû réfléchir, j'aurais pu m'en douter, nous nous approchions de la côte...mourir ainsi, si près du but... dommage.

Pourtant, je n'ai aucun regret. Dans le restaurant naufragé sur la plage, les promeneurs du dimanche nous trouveront, Lili et moi, emmêlés. Ce sera le début d'un mythe.

# POINT DE SITUATION

---

*Helen Shrown*

Je marche sur les cadavres des feuilles  
Le froid des morts monte de la terre  
et transperce le peu de lumière  
que le voile du jour gris secoue  
sur les ruines civiles et leur deuil  
Les portails grincent, la rive est sèche  
pourtant il pleut sans cesse ici  
à la source des longs fleuves guerriers

Je descends sous les bunkers blancs  
pour échapper à la nuit jaune  
de la ville. Mais même là  
on entend le ronronnement  
des bombes le long du périph  
et l'odeur de cendre nous assaille  
comme si toutes les usines avaient  
vomi leurs huiles et scories

Devant la foule affamée  
un chic type mâche de l'argent pur  
désir massif injecté

de toc, de manque et de pub  
tous ces vices inachevés  
accumulés sur les bancs  
des écoles et des métros

Je m'enfuis les pattes pleines de naphte  
Les vapeurs inquiétantes d'automne  
embrument le pont où l'eau se mêle  
au sel marin et aux mémoires  
La rue a gerbé ses engins  
agressifs et noirs de carbone  
le feu dévore mais les fumées  
ne montent plus du lieu dévolu

Je marche les poches pleines de papier  
et les rêves encombrés d'autisme  
de désespoir automatique  
Je me jetterais volontiers  
sous les roues des grandes Audi  
ou j'en dégonflerais les pneus  
afin de reset mes neurones  
et redresser l'essieu du monde

Les moteurs lointains mais sonores  
bourdonnent à la place des ruches  
les chics étalent leur mauvais goût  
jusque dans les odeurs d'essences  
raffinées et maudites du temps  
Mon royaume pour un cerisier  
Béton, arbres, ciel, quelle joie amie  
à l'orée du rêve, veille d'hiver

# DANS LES ENTRAILLES DU PORT MACHINE

*Samuel Jocsan*

## **Zone franche en eaux troubles**

En 2029, sous la pression combinée d'un affaiblissement du commerce européen et d'une instabilité croissante dans les détroits maritimes, la Commission européenne donne son feu vert à la création de zones franches à gouvernance dérogatoire. Marseille devient l'un des laboratoires les plus radicaux de cette expérimentation. Le port historique et ses abords, livré à la CMA CGM via un bail de trente ans, échappe progressivement au contrôle direct de l'État français.

La doctrine affichée est simple : fluidifier les flux, maximiser les échanges, attirer les investissements. Mais derrière cette façade libérale se construit un autre ordre. En quelques mois, la zone franche devient un entrelacs de plateformes logistiques automatisées, de corridors sécurisés, de points d'entrée biométriques, et de règles fiscales hors-sol. Le droit commun y est suspendu. Le code du travail, adapté. La justice, supplétive.

Les premiers incidents ne tardent pas : licenciements massifs dans les dockers historiques, disparition d'une partie des syndicats, montée en puissance de sociétés de sécurité

privées. Le port se hérissé de miradors intelligents, de capteurs aériens et de filets de détection sous-marins. Les anciens entrepôts sont rasés au profit de hubs logistiques pilotés par intelligence artificielle. Le personnel humain devient rare. La voix humaine, elle, se tait.

De nouvelles élites locales émergent : avocats-facilitateurs, courtiers douaniers, ingénieurs de flux. Ils parlent en anglais, en mandarin, parfois en russe. Le préfet n'a plus prise. L'État est encore présent, mais spectral. Il valide ce qu'il ne comprend plus. Un ancien officier de la gendarmerie maritime, en poste depuis vingt ans, résumera plus tard : « On a perdu la mer le jour où on a vendu le quai. »

En 2032, la zone franche génère 37 % du PIB local. Les élus s'en félicitent. Mais derrière les chiffres, la souveraineté s'érode. Marseille n'est plus une ville portuaire sous contrôle régalien. C'est une enclave algorithmique, une interface entre la Méditerranée et les *data serveurs* d'un monde sans centre.

### **Un système, deux vitesses**

Il s'agissait d'assurer une meilleure qualité de vie pour tous. Et la manne de la zone franche en donnait enfin les moyens. Tel était le discours, en tout cas. Réduire les coûts de fonctionnement, atténuer la dérégulation climatique, économiser l'énergie, automatiser les tâches ingrates. Le plan *Grand Marseille*, lancé en 2031, était un projet rationnel, technophile, pensé pour l'efficacité. En quelques années, il a transformé la métropole en une mosaïque d'îlots hyperconnectés et de friches abandonnées.

Dans les secteurs aisés – Castellane, Prado, Roucas – les modules de gestion urbaine pilotent l'intégralité des fonctions : circulation régulée par IA, collecte des déchets assurée par essaims de micro-robots, livraison par drones, surveillance

automatisée, apprentissage à distance sur tablettes cryptées, soutien distanciel des personnes âgées. L'air y est plus propre. Le silence, artificiel. Tout y fonctionne avec la froideur d'un planificateur invisible.

Ailleurs, la machine s'est enrayée. Dans les quartiers nord, les installations de domotique urbaine tombent en panne. Les IA locales, sous-dimensionnées ou corrompues, échouent à synchroniser les flux. Les drones de livraison sont détournés, parfois piratés pour revendre leur contenu. La maintenance, sous-traitée à des entreprises insolvables, est abandonnée. Les citoyens y réparent eux-mêmes les capteurs, les antennes, les distributeurs. L'anarchie technologique règne.

Une fracture s'installe, plus brutale qu'un mur. Les riches vivent dans un réseau, les pauvres dans un décor. Les premiers habitent des territoires gouvernés par des algorithmes ; les seconds, des ruines peuplées de protocoles obsolètes. Des écoles ferment. Les soins sont virtuels. L'électricité est rationnée à certaines heures. Les imprimantes 3D communautaires remplacent les pharmacies.

C'est dans ces interstices que surgissent les premiers groupes hybrides. Anciens militaires, hackers sans solde, réfractaires à la conscription, fidèles d'imams radicaux ou de néo-prédicateurs survivalistes : ils occupent le vide. Ils s'affilient épisodiquement avec le grand banditisme phocéén, qui lui aussi se transforme. Ils ne revendiquent pas, ils organisent. Des bases arrière s'installent dans les zones mortes de l'interface urbaine. Leur arme principale n'est pas le fusil : c'est la maîtrise des flux.

Le vieux Marseille n'existe plus. Il a été digéré par un système froid, binaire, qui ne tolère pas les marges. La ville-machine fonctionne. Mais elle produit ses propres virus.

## Start-up Nation

La guerre était revenue, sans fracas. En 2032, après six années d'armistice glacé, la Russie relance les opérations de conquête de l'Ukraine. Une ligne de front longue de mille kilomètres s'enflamme. L'OTAN s'engage, mais c'est une guerre d'un nouveau type : robotisée, saturée de leurres numériques et de frappes anti-satellites. La France engage notamment une division par roulement, et génère deux nouvelles divisions. Dans l'Hexagone, la mobilisation est décrétée, mais contestée. Les manifestations sont sporadiques, vite réprimées, mais l'adhésion se délite sous les coups de boutoir informationnels russes. L'ennemi, partout, c'est aussi le doute.

Les armées régulières partent à l'Est. L'intérieur se vide. Pour combler le vide, on crée des unités territoriales. Légales, en principe. Mais dans les faits, cette « Défense opérationnelle du territoire » se constitue autour des figures locales qui la financent : anciens élus, entrepreneurs puissants, religieux charismatiques. À Marseille, les familles de Saint-Mauront subventionnent un bataillon. À la Capelette, une start-up en cybersécurité équipe une section. Sur les réseaux, Belsunce se vante d'avoir les meilleurs artilleurs. Les uniformes sont neufs. L'autorité est floue.

Pendant ce temps, le port demeure le cœur d'activités illicites. Flux maritimes dissimulés, serveurs clandestins, trafics d'armes. La frontière entre logistique et prédation s'efface. Des officines privées, certaines étrangères, y testent de nouveaux modèles : surveillance algorithmique totale, livraison militarisée, contrôle des flux humains par biocodage, culture d'organes pour greffe. Le terminal pétrolier de Fos, « optimisé » par un consortium sino-européen, devient une enclave assumée. Le préfet n'y met plus les pieds.

La population s'adapte. Les jeunes apprennent à coder plus vite qu'à lire. Les imprimantes nanographiques circulent

dans les arrière-boutiques des marchés. Elles produisent des dispositifs rudimentaires, parfois illégaux. Les prothèses cybernétiques artisanales se multiplient. Dans les caves, on assemble des modules quantiques volés, récupérés dans les surplus militaires. Des hackers communautaires fusionnent ces technologies avec des réseaux religieux cryptés. Les bricoleurs se rendent à peine compte qu'ils manipulent des briques technologiques qui les mettent à égalité avec les acteurs étatiques et les plus grandes sociétés mondiales, notamment dans la capacité à la fusion de données et la manipulation nanométrique.

En 2039, la Rand Corporation publie un rapport glaçant : *La France, puissance fractale*. Elle y décrit un pays rétracté sur ses infrastructures critiques, laissant des pans entiers du territoire à la gouvernance hybride. À Marseille, réseaux mafieux et communautaires contrôlent 40 % des infrastructures numériques. Les milices coopèrent avec les Sociétés militaires privées. Les quartiers de Marseille se hérissent de murs et de barrières qui séparent les différents districts, tandis que la police, en crise de moyens et d'effectifs, se cantonne à la garde des édifices républicains.

Aspiré par la guerre à l'Est, l'État s'efface. Il subsiste encore dans un décret, une visite ministérielle, une cellule de crise. Mais il ne décide plus. Il délègue, il valide, il observe. Il subit.

## **La chute du Nord**

Le 11 février 2041, le lendemain du Classico au Vélodrome, une anomalie épidémiologique est détectée par les modules médicaux mobiles d'arrondissement des quartiers Nord. Fièvre, crampes, diarrhées aiguës. Le diagnostic tombe en trente-six heures : choléra, mais d'une souche inconnue, résistante aux traitements classiques. Le patient zéro n'est jamais identifié. La contamination s'étend à une vitesse exponentielle.

Les autorités déclenchent le confinement sanitaire des 13ème, 14ème et 15ème arrondissements et coupent le circuit d'eau, potentiellement vecteur de l'épidémie. Des drones diffusent des messages d'alerte, larguent des rations et des kits d'hydratation. Des robots citernes acheminent de l'eau dessalée de la Méditerranée. Mais sur le terrain, la situation dégénère. Les réseaux communautaires dénoncent une opération punitive camouflée. Des prêcheurs comparent la quarantaine à un encerclement militaire. Les files aux points d'eau deviennent des lieux de tensions.

Le 15 février, un poste de distribution est attaqué. Trois agents de la SMP liée à Veolia sont exécutés. Le lendemain, les caméras urbaines cessent de fonctionner. Les serveurs relais ont été piratés. Le 17, les bus autonomes sont détournés, puis lancés contre les murs de la société de protection des Aygalades. Dans la nuit, des drones de voirie sont redirigés contre un entrepôt d'oxygène. Explosion. Incendie.

L'insurrection est numérique avant d'être physique. À travers une plateforme cryptée, le « Comité pour la dignité sanitaire » revendique les attaques. Ses porte-parole s'expriment masqués, à l'aide de synthétiseurs vocaux. Ils appellent à la déconscription, à la « reconquête des territoires sacrifiés », à l'autonomie sanitaire. Le discours séduit. Des centaines de jeunes rejoignent les groupes de combat. Des brigades de quartier se structurent. Les organisations criminelles placent leurs lieutenants dans ces milices spontanées. Rapidement, des bailleurs de fonds se font connaître, injectant discrètement le soutien technologique et financier russe.

Le 19 février, la Zone de Défense Sud perd totalement le contrôle du secteur. Les trois arrondissements basculent dans l'insurrection ouverte, aspirant à un « *Massilia libre* ». Quelque 2 500 hommes armés, équipés de fusils imprimés, de brouilleurs, de systèmes de vision nocturne piratés, d'implants

neuronaux de connexion informatique ou encore de prothèses de développement musculaire, prennent le contrôle des axes routiers, des hubs de distribution et de plusieurs centres de données. Ils verrouillent l'accès aux tunnels de transit. Les collectifs de hackers bloquent les ponts intelligents.

La milice est polymorphe. Jeunes désœuvrés des cités, ex-soldats réformés, religieux radicaux, activistes climatiques, anciens dockers. Leur commandement est segmenté, mobile, régi par des règles sociales s'inspirant de la charia et des algorithmes tactiques. Ils disposent de véhicules blindés artisanaux, de drones recyclés, d'essaims offensifs. Surtout, ils bénéficient d'un large soutien passif de la population, entretenu par un flux constant de vidéos diffusées sur les messageries chiffrées.

Les quartiers aisés maintiennent le *statu quo* depuis leurs enclaves cybernétiques sécurisées, qui ne tiennent plus qu'aux pare-feux garantis par les meilleures boîtes des *Silicon Hills*. Il semble qu'ils pencheront pour le loyalisme envers la République française si un signal fort est rapidement envoyé pour reprendre le contrôle de Marseille. Le port, quant à lui, tout en conservant son autonomie, devient ouvertement l'arsenal cinétique et technologique de la rébellion.

À la mi-février, Marseille n'est plus qu'une ville fragmentée. Elle est devenue un champ de bataille composite, avec des zones fermées, des couloirs de tir, des poches d'utopie et des nœuds de terreur. Le front n'existe pas. Seul le réseau compte.

## **Opération FERMAT**

Le 4 mars 2041, à 04h00, l'ordre tombe : *Feu vert pour FERMAT. Objectif : reprise des arrondissements 13 à 15.* La 6ème brigade légère blindée, renforcée par un bataillon robotisé de contact, deux compagnies de génie et un

détachement de guerre électronique, entre dans Marseille. L'état de siège autorise le recours à tout le spectre létal, mais préconise d'épargner tant que possible les infrastructures. Pour le président de la République, il s'agit d'une rare fenêtre pour rétablir sa légitimité largement érodée. Pour les alliés de l'OTAN, le terminal de Fos est une structure critique pour l'effort de guerre.

La ville-machine paraît avaler les soldats. Les axes principaux sont minés, les lignes de communication, brouillées, les couloirs aériens, saturés de micro-drones en essaims, tous les mouvements sont filmés ou détectés, les robots civils sont arsenalisés. Les unités avancent lentement, en colonnes éclatées. Les véhicules blindés sont guidés par drones-taupes, les fantassins, couverts par des brouilleurs portatifs. Chaque immeuble est un bastion potentiel, chaque tunnel, un vecteur de contournement. La guerre urbaine n'est plus une affaire de rues : c'est une affaire de couches. Sol, sous-sol, réseau.

Le feu est sporadique mais précis. Les premiers engagements ont lieu dans le quartier Saint-Joseph. Des miliciens, apparemment désorganisés, se replient dès les premiers tirs. Mais à midi, les flux radio sont saturés. Une attaque de déni quantique paralyse les communications. Les réseaux de liaison sont temporairement réduits à des tablettes durcies et des signaux manuels. L'ennemi n'est pas là pour durer, mais pour ralentir.

À 16h00, un détachement de légionnaires est pris dans une embuscade en zone mixte. Deux bâtiments connectés, vides en apparence, sont activés à distance : ascenseurs piégés, ventilation empoisonnée, détonateurs thermiques. Cinq soldats tombent, huit sont blessés. La riposte est brutale : neutralisation du secteur par saturation sonore et pénétration par essaims de microdrones létaux. La zone est sécurisée, mais les caméras citoyennes relaient les images. Le récit se retourne.

En effet, dans les millisecondes qui suivent, les mots *répression* et *brutalité* inondent les messageries chiffrées et les applications sociales. Le Président s'exprime à 21h00. Il parle de « rétablir la République », de « restaurer l'unité ». Mais sur le terrain, les officiers savent que cette guerre ne se gagne pas sur YouTube. Elle se gagne à dix mètres, en silence, entre deux murs rendus transparents par les lentilles thermiques, au cœur de la fourmilière phocéenne.

Le 7 mars, l'OTAN dépêche un bataillon de soutien humanitaire. Il sécurise les axes logistiques et ouvre des couloirs d'évacuation. Des robots d'assistance civilo-militaire sont déployés en masse pour restaurer l'eau, l'électricité, les soins. Mais dans l'ombre, l'ennemi se reconfigure. Il se dissout dans les données, dans les applications, dans les capteurs. Et derrière les milices, l'ombre du port menace.

L'Opération FERMAT ne fait peut-être que commencer. Marseille n'est plus une ville. C'est une interface. Et l'interface, par définition, n'appartient à personne.

# LE JOUR D'APRÈS

---

*Claire Von Corda*

Le jour d'après, je serais restée. Cette fois, je n'aurais pas laissé le train me transporter hors de la ville.

J'aurais regardé les portes se fermer sous l'alarme stridente. Et j'aurais attendu. Un nouveau départ. Ou un retour en arrière, j'en sais rien, t'en penses quoi, retourné vivre chez toi, on l'a déjà testé, ça nous a réussi, je ne sais pas, t'en penses quoi.

Je ne suis pas venue pendant quinze ans. En rêve uniquement. Depuis, la ville a changé, elle s'est calmée, elle a blanchi. Des façades d'immeubles se sont écroulées et je sais que les voitures brûlent chez toi les soirs de canicule. Un incendie immense a ravagé la côte. Toute une partie du littoral avalée dans les flammes. J'ai vu les images de fumée noire. Le ciel s'est assombri. Ce jour-là, je t'ai téléphoné pour savoir où t'étais.

Maintenant, la peau des habitants est cramée. Je le vois quand je marche, du papier à cigarettes. Je remarque les taches sur les joues, sur les mains, comme elle se fripe au niveau des poignets. Le sel, devenu trop acide, irrite. Tu mets de la crème sur le visage de tes filles. T'aimes bien l'odeur, tu dis.

Un nouveau train arrive sur le quai de la ville monstre. Il relâche des nuées d'êtres humains. Ces êtres humains forment

une grappe qui me traverse. Je m'intègre au mouvement et me laisse porter dans le métro bondé. La ligne B, la ligne rouge. Sous le béton, on traverse les quartiers, parfois on remonte sur les ponts et replonge dans le noir. Le terminus me rejette. Je marche et m'enfonce dans ton quartier.

Je ne connais pas ici, je n'y ai jamais habité. La situation dans la ville, dans son cœur, le battement, il me faudrait une carte. Je t'appelle. Cette fois, je suis restée dans la ville.

« Ah ouais ?, tu demandes.

— J'entends la mer si je ferme les yeux, je te dis. Je suis pas loin du métro. »

Je t'attends. À peine dix minutes.

Je vois des mecs en survêt, un vieux traîner une télé, des femmes parler fort et la lumière qui cogne.

Soudain, un son immense retentit. Comme des trompettes, un million de trompettes. Des cuivres étranges entre les tours. Et le volume augmente. Les gens se couvrent les oreilles de leurs mains, le bitume vibre sous mes pieds, je le sens. L'écho se répercute de façade en façade pour nous coincer dans un bordel étourdissant. Ta bagnole arrive. Tu klaxonnes, me fais signe de grimper. Ton visage est affolé, contracté. Je cours vers toi. Je retrouve ton odeur dans l'habitacle, le monde s'effondre, je suis rassurée.

Alors tu démarres en trombe et crie pour me parler.

On arrive chez toi, le larsen céleste sans cesse hurle, on arrive chez toi, la porte se referme.

« T'as dit que tu restais combien de temps, cette fois-ci ? »

Je ne t'entends pas, je vois tes lèvres bouger, je me rapproche, respire ton souffle, tu répètes la question, je ne préfère pas répondre. Répondre, c'est annoncer la fin. Il n'y aura pas de fin de moi près de toi.

Les vitres de ta cuisine claquent, la vaisselle s'entrechoque dans les placards, un tremblement de terre sonore, est-ce que la construction de quinze étages peut disparaître. Tu me prends

par l'épaule et me couche sur le sol. En position de sécurité sismique. Comme recommandé dans les écoles au Chili, au Japon, pour la faille de San Andreas.

Le sol tremble, mon ventre avec lui, j'ai chaud, je n'ai pas peur. Le battement du carrelage augmente, le son va faire péter nos tympanes, essoufflement général qui grimpe. L'étagère de ton placard au-dessus de l'évier se détache et se brise. Les assiettes s'effondrent. Se répandent en blocs dans l'évier, sur le plan de travail et par terre, je reçois des débris. Tu cries, mes yeux sont grands ouverts. La petite assiette transparente avec les motifs de branches, je l'aimais bien. J'y mangeais mes petits-suisses, enfant. Et puis la tasse de Manchester, quand t'es parti avec le collègue. Tu cries, c'est le placard qui tenait pas. Ce truc était pété, fallait le changer. Et les morceaux d'assiettes vibrent sur le carrelage vibrant. Et tout avance, remue, secoue. Mes doigts tirent, ma peau tire, il fait trop chaud, la température escalade. Le monde se disloque, on va mourir allongé entre ton placard à BN, le tiroir des casseroles et ton frigo mal lavé. La seconde d'après, tout s'arrête.

La seconde d'après, le silence, le blanc, nous nous relevons.  
« Tu veux un coca ? », tu demandes.

\*\*\*

Des jours entiers passent. Des jours et des nuits. Tu te réveilles le matin, tu vas travailler. Je fais des missions d'intérim. Nettoyer des blocs opératoires, des accidents ou des corps, les déchets sur les plages. Gratter la merde.

Quand je ne travaille pas, je reste dans le salon. Parle à ton ombre, écoute la rumeur du périph' et respire l'essence, la vase, l'odeur du temps manqué. J'ai peur de me jeter dans la ville, elle me semble étrangère, ses tentacules de masse vivante. Je regarde les voisins debout dans les appartements en face ; je

les regarde me regarder. Les bus roulent vite et puis tu rentres en fin de journée. On boit une bière sur le balcon.

Des oiseaux noirs venus des plages se posent sur le portail de ton immeuble. Ou sur la table de la terrasse de la voisine.

« Elles sont bizarres, ces perruches, je dis.

— Elles font leurs nids dans les carcasses de voitures sur l'avenue, t'as pas remarqué ?

— Les réfugiés utilisent les épaves pour s'abriter, ça se confond, j'ai pas fait gaffe. »

Ma réponse t'agace, tu regardes ailleurs et te grattes le coude. T'aime pas penser aux avenues autour du centre. Ces artères énormes devenues succession de tentes et d'épaves de bagnoles. Avec des gens dedans. Chez toi, c'est la zone.

L'air du balcon est irrespirable, les cloisons nasales sont irritées, je me mouche et je saigne. Tu ris.

« Comme quand on était petit, tu dis. Tout le temps, tu saignais. Rentre, la ville est corrosive ! »

À travers l'épaisseur de la baie vitrée, du sang coule de mon nez, je scrute le ciel. La couleur beige irradie, me brûle les yeux. Même en intérieur, nous portons des lunettes de soleil maintenant. La nuit ne se couche plus, tu précises. Près de la mer maintenant, les nuits n'existent plus. Mes rétines se crament. Les perruches se posent sur le balcon, des corbeaux les rejoignent, ils bouffent des sacs en plastique. Ma silhouette ne leur fait pas peur, leurs plumes transparentes. Les oiseaux me fixent. Impression étrange d'être observée par des volatiles. Le corbeau se rapproche, frappe du bec au carreau. Les perruches le rejoignent et l'imitent. Elles frappent sèchement. Leurs yeux sont petits, leur bec luisant, leurs plumes suintantes. Des formes noires et désarticulées en contrejour du soleil blanc, les voitures qui bourdonnent sur les boulevards, mes yeux vont exploser. Leurs becs tapent sans s'arrêter, un rythme de percussions tendu. Un philtre me retient près d'eux. Le corbeau ouvre le bec et des sons aigus en sortent. Des sons

bizarres, presque des paroles. Les perruches hurlent. Un chat s'ajoute, il est gros, il est noir, il griffe la vitre. Mon frère est dans une autre pièce, odeurs de graines, de sable et de chiures d'oiseaux à plein nez. Leurs griffes se plantent dans le cadre de la fenêtre, le corbeau cogne du crâne la vitre, j'ai méga peur, le tumulte des voitures augmente. Le corbeau cogne de toute ses forces, double vitrage, impact absent.

Tout à coup, mon frère arrive en trombe, une raquette de tennis à la main, hurle et fouette l'air devant l'armée d'oiseaux. Terrorisés, ils s'envolent en une fraction de seconde. Terrorisée, je fixe toujours le ciel pulvériser ma vision. Mon cœur martèle ma poitrine.

« Viens m'aider à couper les tomates plutôt, elles vont pourrir, sinon. »

\*\*\*

Des semaines entières passent. Des semaines de débordement urbain, de soleil, de nuit. Des résidences neuves partout, des blocs de béton, des parkings propres et carrés, des stades, des containers, des gens, des fantômes. Ma peau ressemble à la tienne, à celle des habitants. Cramée, tachée, du papier à cigarettes, mes yeux ne voient plus, mes cheveux, de la paille, toi tu as vachement maigri. C'est la pollution, la chaleur, tu expliques. La chaleur qui suce tout mon sang, qui coupe l'appétit, t'as plus faim, chaque aliment, lourd, dense, pèse des tonnes. Moi non plus, je ne mange plus. Le soir, on dort les fenêtres grandes ouvertes dans l'odeur de gasoil et d'embruns. La ville n'est plus noire, des néons partout, la nuit est bruyante, des scooters se cabrent et des bagnoles quittent sans cesse la ville ; elle se dégorge de ses habitants. Un départ sans fin. Des hordes et des hordes de caisses, de chariots, de vans, de camionnettes, l'autoroute de la fuite. Défilé de survie sous un

ciel structuré d'antennes électriques et de toits défoncés et de draps étendus. Dans la chambre, sur le lit sans couverture je discerne ton corps allongé, le bureau, les étagères. Je discerne les orbites de tes yeux.

« Est-ce que tu dors ? tu demandes.

Relevée sur mes coudes, j'écoute les klaxons, les téléphones et les enfants qui pleurent.

— J'ai trop chaud, je dis. Y'a des moustiques, je transpire, je m'étouffe, je n'arrive pas à respirer. J'ai peur.

— Tu dois te calmer.

— J'ai peur.

— On va sortir marcher. »

J'enfile ton short de foot et des tongs, garde mon grand tee-shirt pour dormir. Tu prends tes lunettes de soleil, tes yeux pleurent sans tristesse. Tu ne fermes pas l'appartement, il ne contient rien d'électrique, de précieux, d'important ; rempli de nos cendres, le manqué de nos vies.

Dans la lumière bleue, rose et blanche, la lune cachée par les couches de pollution et de sel, je te suis dans les rues. Des familles chargent leurs voitures, se font passer des sacs par les fenêtres. Tes yeux pleurent, mes bras suent, la ville reste avec nous, il ne fait pas frais dehors. Nous traversons une rue déserte, vidée. Les entrées d'immeubles donnent sur des pièces abandonnées. Les murs relâchent des vapeurs brûlantes, des chats se bagarrent et les cigales meurent. La rumeur de la ville vrombit dans mes oreilles, le manque de sommeil accentue le vacarme, je ne trouve plus le silence dans ma tête. Nous arrivons sur la plage. Des containers crament, des barbecues sans viande, des feux sans êtres humains. Le sable brûle, le sable pique, des bouts de verre, produits toxiques, des relents d'égout me prennent à la gorge. Je ne vois pas la mer, nous avançons vers le large. Le sable est frais sous nos pieds. Tes yeux pleurent et la structure de tes clavicules ressort. Les

ombres de la lumière nocturne dessinent des cercles bleus sur la peau, des formes qui remplissent le creux de tes os.

« Tu vas me manquer, je te dis.

— Je ne suis pas parti », tu réponds.

Nous avançons et les années restent derrière nous sur la rambarde de la plage. Les skateurs y roulaient autrefois, les gamins, les vélos. Avant, lorsqu'on franchissait la rambarde, ça voulait dire la baignade, l'été sur la peau, le sable, la lumière. L'eau salée de la mer, l'horizon, notre futur. Maintenant, la mer est rouillée, fracassée, plus personne ne dort sur la plage. Nos années à venir, enfermées par la rambarde. Tes yeux pleurent, irrités par les molécules de l'air toxique, l'usure des années, ma peau transpire, rejette le liquide vivant. Nous marchons vers le large. La ligne d'horizon. De l'autre côté, il y a l'Algérie. Tu attrapes ma main, le contact est désagréable, tu m'empêches de la lâcher. Nous marchons et la mer n'existe plus. Nous marchons et les voitures quittent la ville, quittent la mer, quittent les rues, les immeubles, les commerces exotiques et la Vierge qui surplombe la colline. L'odeur des poubelles, des ordures qui crament, des algues, des égouts et du sel. Tes yeux pleurent et les miens aussi.

« J'aurais tellement souhaité que les choses se passent autrement.

— Dans une autre ville, peut-être. »

# CONSTANTINOPLE DE POCHE

*Maxime Herbaut*

C'est l'histoire d'un type que j'ai connu – oui, je sais, qui n'a pas une histoire à raconter sur un type qu'il a connu, mais attendez la suite – un type anodin, sans grande particularité, qui aurait pu être vous ou moi, à ceci près qu'il était le détenteur d'une Constantinople de poche. Il disait l'avoir toujours sur lui, sertie dans un écrin de velours tenant au creux de la main, et que, lorsqu'il l'ouvrait, c'était toute la ville en miniature qui se déployait pour offrir aux regards ses palais, ses murailles, son hippodrome, ses églises, ses coupes, ses minarets et même, avançait-il, une petite partie de la Propontide. On pouvait sentir s'en dégager, d'après lui, le parfum de l'encens des autels, les effluves des marchés aux épices et les âpres embruns du port. S'il en parlait de façon assez régulière sans trop se faire prier, il ne la montrait toutefois qu'en de rares occasions, où je n'ai pas eu l'honneur d'être présent.

Il ne se prétendait cependant pas expert en la matière et, loin de chercher à s'illustrer par ses connaissances privilégiées sur le sujet, se tenait à distance respectueuse des congrès de spécialistes, allant un jour jusqu'à s'éclipser par la fenêtre des toilettes pour éluder les questions perfides de quelque historien trop pressant. Ainsi, c'est en pure perte que l'on

lui eût demandé si sa Constantinople était celle des premiers siècles post-byzantins, celle du siège des Omeyyades ou des dernières années avant la chute : il n'avait de tout cela que des notions très vagues. Sa relation avec Constantinople, selon ses dires, se situait sur un autre plan que celui du savoir académique : elle était plutôt de l'ordre du voisinage, d'une familiarité de proximité, presque d'une certaine forme de promiscuité – car, après tout, puisqu'il l'avait en permanence sur lui, on pouvait considérer qu'elle l'accompagnait en tout lieu, dans ses déplacements, ses conversations, ses moments de solitude, et jusque dans les circonstances les plus intimes. Ainsi n'était-il guère en mesure de vous citer la hauteur précise du dôme de la Hagia Sophia ni l'heure exacte où l'empereur Constantin XI Paléologue périt en dérapant sur une peau de banane lors de la prise de la ville par les Ottomans, mais on pouvait compter sur lui pour établir le meilleur itinéraire de randonnée sur les Sept Collines, évoquer les bruits et les odeurs d'une promenade le long de la Mésē, ou encore vous indiquer les coins où s'installer pour la pêche à la ligne dans le port de Neorion.

Qu'en faisait-il, de cette cité modèle réduit, s'il ne s'évertuait pas à briller parmi les cercles érudits ? Il s'en servait bien évidemment à des fins toutes personnelles, au premier chef pour se concilier les faveurs de la gent féminine, très souvent curieuse d'en savoir plus à cet égard. « Venez chez moi, je vous montrerai ma Constantinople de poche » était un argument qui, s'il fallait l'en croire, permettait presque à coup sûr d'envisager des suites avantageuses. On ignore combien d'ingénues sont tombées sous le charme oriental de ce vernis de culture toute frelatée. Celles qui se sont laissé persuader, si elles ont été déçues, se sont bien gardées de vendre la mèche, redoutant le jugement si l'on venait à apprendre qu'elles avaient ajouté foi à un tel conte à dormir debout.

Parfois, aussi, lorsqu'il se retrouvait seul et certain de ne

pas être dérangé, il la déployait dans sa chambre ou son salon et s'y plongeait en pensée, longeant les ombrageux remparts de Théodose, contemplant le détroit de la Corne d'Or du haut de la tour de Galata, ou sifflotant un air qui l'obsédait depuis l'enfance sur les rives du Bosphore. Cette fréquentation semi-imaginaire produisait chez lui un effet singulier : il se sentait d'une certaine façon plus proche de cette ville que de toute autre où il eût vécu ou voyagé, y compris sa ville natale (qui, soit dit en passant, ne payait pas de mine), et ce, alors même que, pour des raisons évidentes d'échelle, il n'y avait jamais mis les pieds. Il n'était même jamais allé à Istanbul. Il n'avait visité Constantinople qu'en rêve ou en imagination, et pourtant quand on lui demandait : « Où est-ce, chez vous ? », c'est à elle qu'il pensait en premier lieu. Est-il possible de se sentir chez soi dans une ville où l'on n'est jamais allé, où l'on n'ira jamais ?

Personne ne savait au juste comment il se l'était procurée. Il affirmait simplement l'avoir « trouvée », sans épiloguer sur le lieu ou l'occasion. Bonne affaire au détour d'une brocante ? Trouvaille de hasard dans un caniveau ? Ou quelque moyen plus illicite ? Les origines de la Constantinople de poche demeuraient nimbées de mystère.

Alors, me direz-vous, puisque personne, moi inclus, ne semble savoir grand-chose sur le sujet, comment être certain qu'elle ait bel et bien existé, qui plus est en sa possession ? Force m'est de l'avouer, je n'ai jamais posé les yeux sur elle. Mais à ma décharge, je peux vous indiquer ce qui m'a amené à présumer son existence, c'est qu'un jour, il a dit l'avoir perdue.

Cela se serait passé dans une ruelle obscure où il se serait aventuré un peu trop tard dans la soirée. Un groupe d'inconnus l'aurait abordé pour le dépouiller, la lui dérobant au passage. Savaient-ils ce qu'ils faisaient, ou n'était-ce qu'un larcin de hasard ? Toujours est-il qu'ils l'auraient délesté de tout objet

de valeur, en particulier celui-là. Dans les temps qui ont suivi cet incident, je l'ai vu s'amoindrir, se flétrir, presque dépérir. Il n'était plus que l'ombre de lui-même, semblait-il. Certes, il a bien essayé de s'en sortir, me confiant même avoir tenté de reconstruire, avec les moyens du bord, une réplique approximative de la cité perdue. Hélas, n'étant pas miniaturiste, ses talents limités ne le servaient qu'assez médiocrement, ce qui a nui de façon durable à ses relations avec la gent féminine, mais également avec lui-même. Il ne passait plus son temps qu'à se survivre, à s'efforcer de réinventer sa meilleure époque, toujours un peu trop loin du compte. Un sage a dit un jour qu'il n'existe pas de preuve de l'existence de l'âme, hormis sa soudaine absence. Il en est de même pour la Constantinople de poche, dont je n'ai pu que constater les effets de l'absence sur lui au cours de cette période de déclin. Peut-être, oui, me suis-je laissé bernier comme celles qui jadis le suivaient jusque chez lui dans l'espoir de satisfaire leur curiosité.

Non, je ne vous reprocherai pas votre circonspection. Après tout, il n'y a rien de véritablement tangible dans ce dossier, et vous ne verrez sans doute en lui qu'un homme qui, comme bien d'autres, se faisait apprécier à peu de frais non pour ce qu'il était, ni même pour ce qu'il avait, mais pour ce qu'il *prétendait* avoir. Un imposteur fini, en somme, qui voulait faire croire qu'il était dans les petits papiers de la grande Histoire, alors qu'il s'en souciait comme d'une guigne, n'ayant fait qu'emprunter Constantinople, la détourner pour doter d'une substance d'occasion sa petite historiette personnelle, autrement creuse et insignifiante. Cette historiette, pourtant, s'il n'avait pas possédé ou seulement feint de posséder une Constantinople de poche, aurais-je pris le temps de vous la faire connaître ?

Et si, dans votre scepticisme de bon aloi, cette histoire vous a malgré tout un peu ému, seriez-vous prêt à accepter qu'elle soit partiellement ou entièrement fausse ? Qu'il ait tout

inventé, à seule fin de se rendre intéressant ? Étiez-vous déjà prêt à l'admirer, à le comprendre, à vous sentir avec lui un peu de terrain commun ? Savoir qu'il aurait menti effacerait-il les émotions que vous avez éprouvées en suivant ses aventures ? Importe-t-il vraiment, en fin de compte, que je n'aie pas inventé toute l'affaire, qu'il y ait vraiment eu une Constantinople de poche ? Vous n'y avez jamais vraiment cru, de toute façon. Peut-être pouvez-vous aimer l'histoire indépendamment de son héros, de celui qui vous l'a racontée, de son authenticité. On oublie bien souvent les gens, c'est un fait, pour ne retenir d'eux que quelque pochade ou anecdote, réelle ou fabulée, dont la véracité reste impossible à déterminer. Le mensonge survit au menteur. Cet homme a-t-il jamais existé en effet ? Pourtant, c'est à lui que vous penserez encore une fois lue la dernière ligne. Vous vous demanderez ce qu'il ressentait lorsqu'il effleurait du bout des doigts le petit écrin dans sa poche, lorsqu'il l'ouvrait sur sa table de chevet pour admirer sa ville, quand il l'a perdue, s'il n'était pas fou, finalement, de croire à son propre mensonge, d'avoir besoin d'y croire peut-être plus encore que ceux à qui il le racontait, et cette histoire vous habitera longtemps après que vous aurez oublié qui vous l'a relatée et en quelles circonstances. La Constantinople de poche aura trouvé son nouvel écrin : c'est désormais vous qui l'aurez dans votre poche, sans même vous en apercevoir. Vous l'oublierez quelque temps, puis, dans les moments les plus imprévus, elle refera surface avec ses vagues de questions. Il est de plus sombres destins que de finir dans une poche – après tout, n'est-ce pas voyager encore, même en passager clandestin ? Ainsi voyagent en nous les histoires qui nous hantent.

Peut-être que si, comme moi, vous êtes incapable de raconter votre propre histoire, vous serez heureux, un jour, d'avoir celle-ci sous la main, de pouvoir la remodeler un peu à votre façon, afin que quelqu'un se rappelle quelque chose de vous,

même si vous n'avez jamais vraiment eu Constantinople dans votre poche, même si personne ne l'a jamais vraiment eue. Au moins il se sera passé quelque chose qui fera se dire que vous avez été là – que vous *avez été*.

Il paraît qu'il existe, de par le monde, des gens qui possèdent une Golconde de poche, une Trébizonde, une Byzance et même une Gomorrhe, mais je ne les ai pas connus personnellement et, si je devais vous raconter leur histoire, je vous le dis sans fard : je serais obligé de les inventer.

# MARIOLE

*Philippe Aubert de Molay*

---

« Fabriquez-vous vos propres ailes. »  
Pamela L. Travers, *Mary Poppins*

## 1.

Lui, il squatte au dernier étage depuis combien de temps déjà ? De longues années, c'est sûr. Derrière les grandes baies vitrées fracassées de l'ancien espace-bureau désertique où zonent son matelas et deux-trois pauvres affaires dont son précieux réchaud pour le café (un Campingaz Bleuet 206+ des années 90, une pure antiquité), de là on voit toute la ville à ses pieds, à perte de vue. Grande ville qui déborde, se déverse, gicle et dégouline comme un pot de peinture renversé. Toute cette beauté d'un gris lumineux, comme le collage de millions de vies. Il se dit que ce n'est pas possible, qu'a-t-il fait de sa vie ? Se peut-il qu'il affiche 71 ans au compteur ? Et pourtant, c'est la réalité : 71, pas question de l'écrire soixante et onze en

lettres. Avec les lettres, il estime qu'on ne se rend pas compte de l'âge que cela représente. Alors que 71, il préfère : avec les chiffres, c'est comme une sirène d'alarme, comme un choc de tôle froissée. Déjà 71 ? Oui. Alors depuis cet immeuble abandonné, dans son refuge en mode urbex, regarder l'interminable cité pulsant jusqu'à l'horizon. Son mug de café à la main, la nuit, toute cette armada de nuages ou, avec un peu de chance, cet insensé stock d'étoiles. Le jour, dans l'immeuble d'en face (c'est une ancienne usine de concassage pour faire du gravier), voir cette bande de gamins encordés le long des façades, occupés, avec tout ce vide autour, à dangereusement taguer les vieux murs de brique rose. Veulent repeindre l'Univers ? Pourquoi pas ! Lui, c'est Mario, 71 ans. Que ses potes SDF appellent *Mariole*.

Elle, on ne peut pas dire qu'elle squatte mais si, un peu quand même : elle passe une bonne partie de son temps sur le toit de cette ancienne usine de concassage pour faire du gravier, juste en face de l'immeuble du vieux bonhomme, lequel semble les observer à peu près tout le temps, elle et sa bande de graffeurs. Mais qu'est-ce qu'il veut à la fin ? C'est qui ? Pas d'importance. Ce qui compte, c'est d'avoir 17 ans et une seule idée en tête : focus sur les couleurs, le tag, la peinture. Graffer des chiffres 17 partout. C'est comme une signature, ces beaux 17 multicolores et géants. Comme nous sommes dans les collines, en bas démultipliée à l'infini, toute la ville pourrait les voir, ces 17. Elle, c'est Maria. Que sa bande de barbouilleurs et autres badigeonneurs surnomme *Mariole*.

Cette grande ville, c'est pas une question de géographie, c'est une question d'histoires. Madrid, Melbourne, Marrakech, Mexico, Milan, Miami, Maracaibo, Montpellier, Munich, Moscou, jusqu'au Marais de Shrek, jusqu'à Minas Tirith, quelle importance ? Rien à foutre, songe *Mariole* en riant, du

moment que ça commence par un M comme Mariole.

## 2.

Industriellement ronde, la lune comme un formidable Doliprane. De quoi soigner tout l'Univers. Sur ce toit d'immeuble désert et encombré de parpaings, bouts de planches poussiéreuses et autres machins en fer ou en plastique qui traînent, Mariole se recueille dans la contemplation de la grande ville, jusqu'à l'horizon noir. Tout ce ciel jamais vraiment obscur à cause de cette luminosité perpétuelle au sol. Poudrolement d'éclairage. Les clins d'œil des feux tricolores à chaque coin de rue, les petites étincelles des phares d'autos à droite à gauche, la brillance des panneaux publicitaires partout. Tout semble vaguement menaçant. Les centres commerciaux encore et encore, les hypermarchés, les gigantesques parkings, c'est le monologue de l'argent. Mille immeubles dans un calme bizarre, aussi loin que porte la vue tout est doux et inquiet, on croirait le début d'une série TV *post-apo*. De l'absence partout. Un vide de béton et d'asphalte, de caméras et de digicodes. Manquerait plus que des super-héros en vol là-haut mais non, pas moyen d'en voir, c'est dommage que ça n'existe pas, les super-héros, la ville serait moins déprimée, se dit Mariole face au séduisant cauchemar de ces millions de petits moments regroupés. Il doit être quatre heures du matin, quelque chose dans le genre. Le moment où le prétendu réel semble anesthésié par tout ce qui pourrait arriver. Une soudaine invasion alien par exemple. Ou n'importe quoi d'autre d'incroyable et pourtant ce serait vrai, brutalement vrai. Des zombies ? Un tremblement de terre façon Big One ? Mais non, cette cité démesurée, bien trop illuminée, fermentant dans sa chaleur bourdonnante de moteur, c'est comme un scénario bancal, mal ficelé, inabouti, qu'il faudrait retravailler : il ne se

passé à peu près rien de spectaculaire. Tout existe, c'est tout. Ces buildings et ces avenues, c'est juste de l'attente solidifiée, un monstrueux surplace.

### 3.

Montevideo Manchester Mimibetsy Montréal Metropolis  
Minneapolis Macao.

Vivre sur un toit, à force, on pourrait avoir la malchance ou même la tentation d'en tomber. Chute de trente mètres et tout serait réglé. Plus rien à craindre, plus de souci à se faire car le bruit court qu'ils comptent venir t'expulser parce qu'ils veulent transformer ce quartier lessivé en zone résidentielle prestige avec un parc paysager, des brasseries, boutiques de luxe et tout. Dans une grande ville, tout change tout le temps, tout est métamorphose tapageuse. Parfois, Mariole considère longuement les tas de gravats en bas, ces cailloux pointus qui brillent d'éclats de mica, le parking aux herbes folles encombré de bosquets de noisetiers ou d'aubépines. C'est là, en revenant de la supérette chercher ses bières pour lui et après s'être disputée avec sa mère, pour elle, qu'une fois, c'était l'hiver dernier, ils se sont rencontrés. Le vieux tellement vieux et cette fille tellement jeune. Bonjour, ils ont dit sans s'arrêter. Un froid de gueux, le toit des immeubles comme verglacé par le gel pissé non-stop des nuages, un ciel d'un coléreux gris blanc, alors aussi bien lui que elle : pas chercher plus loin, timidité aussi, courir vite se réchauffer avec un feu de vieilles planches chacun sur son toit respectif et du coup après s'observer jusqu'à se faire signe presque amicalement à cent mètres de distance, bon voisinage. Limite geste complice mais c'est peut-être se faire un film, vouloir un genre de reconnaissance muette entre deux âmes connectées.

Espérer de l'amitié mode deux Mariole pour le prix d'un.

#### 4.

Muraille de Chine mur des Lamentations mur de Berlin et jusqu'à cette vieillerie, *The Wall* des Pink Floyd. Des murs partout. L'endroit qu'elle préfère dans cette ville, c'est cette usine de concassage fermée depuis la préhistoire au moins. Les parkings où poussent l'herbe folle, les bosquets de noisetiers ou d'aubépines. Délabrement harmonieux. C'est le plus large pan de briques sans trop de fenêtres de la région, mettons cent mètres de long et trente de haut. Le mur XXL, cet endroit est surnommé le mur XXL. Il suffit de nettoyer puis de passer une sous-couche en blanc et après plus qu'à dessiner et bomber à la couleur. Un bon tiers du mur est déjà peint. Des dragons et des licornes, des grizzlis cosmonautes et des vaisseaux spatiaux dans un ciel cramant d'étoiles, de comètes et d'ovnis partout. Des mégas 17. C'est flashy c'est turbulent c'est exorbité c'est mirobolant c'est astral. Et aussi c'est inutile c'est artistique se régale, avec les yeux qui piquent un peu, Mariole lorsqu'elle emmène ses petits frères voir ça. Et Dylan qui dit avec fierté que c'est sa grande sœur qu'a tagué le grand chiffre 17 surfant là-haut sur une météorite en feu oh comme il a du *swag* ce 17. Parfois drôle, parfois triste, toute une histoire de fin du monde et de survivants, de personnages sur ce mur XXL, les dragons et les licornes, les grizzlis cosmonautes et les vaisseaux spatiaux dans un ciel bombé d'étoiles, de comètes et d'ovnis. C'est ce qu'elle a fait de mieux dans sa vie, Mariole. Et il faut le continuer, il faut le terminer, jamais s'arrêter de faire le mur.

Mariole raconte que la prouesse, ce serait de tremper les oiseaux dans des pots de peinture à l'eau pas nocive et

lorsqu'ils s'envoleraient, les oiseaux, ils peindraient le ciel de la grande ville de tas de traits multicolores, ce serait tellement le couronnement de l'acte artistique, non ? Elle dit aussi que ce mur, une fois terminé, eh bien les gens viendront de loin le voir, ce sera mettons comme les pyramides d'Egypte, la statue de la Liberté ou certains tableaux des musées, tellement, là, qu'ils t'éclairent la tête pour la journée. Et même la nuit qui suit. Mariole, elle assure que dans cette méga-ville où rien ne nous appartient, ce mur, on n'a que ça. Que c'est grand-chose ce mur, toute cette surface à peindre. Dans ces moments-là, de peinture pure, tu ne vois presque plus ces usines fermées, cette pauvreté ; restent juste ces milliards de briques peintes ou à recouvrir de couleur, tout ce « mur mur » comme la bande aime à le dire. Mariole, elle signe comme ça, *mariole*. C'est un peu dangereux mais ça le fait, on grimpe sur le toit, on glisse le long du XXL à l'aide de cordes attachées aux cheminées. Le plus important n'est pas ce qui est arrivé mais ce qui n'est pas arrivé, dit Mariole, personne n'a fait de chute et personne ne chutera, on fait attention. Interdit de tomber. Pas grand-chose d'autre à regarder que des murs dans cette cité tellement immense que même le ciel semble maçonné, alors, à force, l'idée de les peindre, ces murs. Comme qui dirait pour voir au travers. Tombe pas.

## 5.

À mettons cent mètres à vol d'oiseau (même s'il n'y a plus guère d'oiseaux) de l'usine de concassage abandonnée, se dresse donc à moitié destroy la haute tour de bureaux, tout aussi délaissée. Vie solitaire que celle du vieux Mario. Il aime bien épier là-bas les petits jeunes de l'usine de concassage. Comme déjà dit, une bande qui traîne là et passe son temps à taguer et peindre des murs. Des 17 partout. Ça veut dire quoi,

ces 17 ? Et l'une des filles signe ses affichages colorés d'un gros *mariole*. C'est drôle, *Mariole*, c'est comme ça que son amour le surnommait autrefois. Au temps si lointain où on avait des chiens rigolos, une énergie pas croyable pour vivre la ville et pour être libre. Au temps où on s'aimait mon Mariole t'es mon Mariole Ô mon Mariole d'amour comme je t'aime.

Mariole se tient là, face à la grande toile blanche des murs XXL, mais ses pensées ne sont plus vraiment dans le présent. Elles s'envolent, voyageant dans le souvenir, comme un vieux film qui se déroule au ralenti, en noir et blanc, puis soudain en couleurs vives. Même s'il n'y a que lui qui le sait (qui ça pourrait bien intéresser d'autre ? Ah si ! La fille qui peint des 17 peut-être ?), il a été un street artist, comme on dit. La couleur était sa langue, la peinture sa conversation. Les années ont passé. La jeunesse lui a offert quelques expositions dans des cafés pas chers, des galeries obscures où l'air était chargé d'encre et de fumée et où tu vendais pas trop. La peinture, pour lui, était une rébellion douce, une manière de tenir tête à l'existence. Il se souvient aussi des moments où il peignait dans la rue, dans la solitude, sous la pluie ou le soleil brûlant. Les murs, les façades, les vieux trains perdus aux vitres cassées, tout devenait sa toile. Il y déposait ses rêves, ses colères, ses amours inoubliées. Ces œuvres, il y tenait comme à la prunelle de ses yeux, on aurait dit des tatouages frémissant sur l'épaule de la grande ville. Ne reste plus rien de tout ça. Tout a disparu aujourd'hui. Des résidences prestige partout. N'être plus ni un insurgé ni un peintre à présent. Ni même un raté. Juste disparaître dans le silence des rues nocturnes. Car 71.

Magdebourg Mombasa Madras Manaus Medellín Memphis  
MaryPoppinsville Minas Morgul.

Maintenant c'est fini, mieux vaut ne pas revenir là-dessus mais on y revient tout le temps quand même. Plus que ses collègues SDF pour l'appeler encore comme ça, *Mariole*. Plus qu'à rester soi mais en version miniature. On rapetisse. Vieillir, c'est rapetisser. Maigre comme un clou rouillé, lorsqu'il se regarde dans une baie vitrée, il se demande : cet homme c'est moi ? On dirait du barbelé, il s'étonne. Cet homme c'est *vraiment moi* ? Sa barbe, ses cheveux mal coupés, on dirait du barbelé. Une tête de Robinson Crusoé qu'a pris cher. Nulle part où habiter si ce n'est ce squat perdu dans les collines. Combien de milliers d'appartements dans cette ville illimitée ? Et pas un pour moi. La ville si vivante et moi tel un fantôme ignoré, gommé. Un Mariole pas si mariole que ça. Du pur 71. Mais éprouver avec allégresse et douleur que dans chaque éclat de peinture, dans chaque trait rageur qu'il retrouve sur le mur des gamins, rougoie cette flamme, celle qui ne l'habite plus aujourd'hui, qui s'est lentement éteinte. Cette flamme qu'il retrouve dans les 17, là-bas.

## 6.

Qu'est-ce qu'un cochon qui fait de la peinture ?  
Du lard abstrait.

Ha ! Ha ! Sacrée Mariole, elle nous fait toujours rire avec ses blagues de loose. Et là, encordée, elle va finir son 17 fluo à disons vingt mètres de haut. Ciel fané, il pourrait pouvoir pleuvoir, alors action réaction. La combi blanche de travail, les gants, les lunettes grossissantes, la ceinture avec les bombes pour graffer (KarmaFlamme n° 2 Pure Red, puissante peinture acrylique Molotow haute résistance aux intempéries, contenance 710 ml). Sans oublier surtout les chaussures de chantier à semelles de guerre pour cramponner la brique. Se

sentir prêt pour le grand saut dans le connu. Enfin tant que la police (le GGL : Gang des Gros Lourdauds) ne vient pas rôder sous le mur. Le chef GL se répète souvent lorsqu'il chope la bande : « art ou vandalisme tout est une question de loi et c'est interdit de peindre ici alors dégagez bande de minables ». Une fois Mariole lui a dit gentiment mais avec ses yeux de warrior que si c'était un panneau publicitaire géant pour un énorme SUV polluant la planète comme celui du maire, là ok. Là ok on pourrait coller ça sur tous les murs de la galaxie, là ce serait no problemo. Alors ils l'ont emmenée et l'ont relâchée quatre heures plus tard avec une amende qu'elle peut pas payer, avec quoi tu veux payer ça ? Mais pour le moment pas de voiture des forces de l'ordre en vue, alors Mariole s'encorde pour aller peindre avec sa KarmaFlamme n° 2 Pure Red. Plus qu'à descendre. Tombe pas. Elle ne sait pas pourquoi elle pense à ça en descendant lentement le long de la façade mais l'expression favorite de sa mère à Mariole c'est « pour résumer ». Pour résumer, ils m'ont encore virée du boulot j'y comprends rien, tout ce cinéma pour une heure ou deux de retard j'y crois pas. Pour résumer, on n'a plus une tune alors va au Lidl avec le billet qui reste me chercher une bouteille de téquila premier prix *El Jimador Reposado*, Lidl le vrai prix des bonnes choses. Elle fait rien qu'à dormir sa mère, quand je dors je ne fais de mal à personne elle résume. Dors maman t'inquiète pas dors je gère. Du coup elle gère, Mariole. Le lycée avec l'année de seconde, un emploi (au black) de serveuse au Grizzli Bar les vendredis et samedis soir 18h00-2h30 (avec quoi t'achèterais les bombes de peinture autrement ?), ses deux petits frères Ryan et Dylan, les jumeaux de 7 ans. Repas, hygiène, scolarité. Pour les repas, c'est souvent des Cordons bleus poulet à l'emmental fondu ou jambon champignons pour changer. Alors, lorsqu'il reste miraculeusement deux heures par-ci par-là : faire le mur, graffer bomber taguer. Peindre. Pendant qu'elle peint, habitant enfin vraiment cette ville, elle se fait du bien, quand tu peins tu

penses à rien tu peins c'est tout c'est merveilleux de peindre de la peinture. Ondulations aquatiques du bleu, griffures du rouge, le doré glamour écarquilleur d'yeux, le vrombissement interrogateur du noir, l'orangé carillonnant comme un feu, le paisible blanc mutique. Géographie de l'émotion. Quand tu peins tu habites *vraiment* la ville, tu la chevauches, tu sens son odeur de bête carnassière. Si ça se trouve, tu *es* la grande ville.

## 7.

*Loi de Murphy :*

1. *Tout ce qui pourra aller mal, ira mal.*

2. *Tout ce qui pourra aller bien, ira mal.*

La loi de Murphy, développée par Edward A. Murphy Jr. (1918-1990), un ingénieur aérospatial américain qui en énonça le premier le principe, est un adage sans cesse vérifié. Du lourd. Ultra-lourd. Une religion, sait Mariolle. La preuve : cette grande ville puissante, elle n'en a rien à taper de toi. Tombe pas, si possible. Mais si tu tombes, c'est ton problème.

C'est quoi en fin de compte cette mégalopole avec ses buildings, du taudis au palais, illuminés mode New York ou Coruscant dans *Star Wars* ? Un décor de théâtre où tu n'es même pas accepté comme figurant ? Alors, pourquoi faire des efforts ? Quel sens trouver à cette vie absurde ? Voilà de quoi, sur le toit, regarder un instant l'horizon stupide puis se jeter en pensée dans le vide. Avant que les autres connards viennent tout démolir avec leurs pelleteuses pour construire leur résidence de prestige, peut-être que ça prendra un an ou deux va savoir peut-être que ça en prendra trois peut-être quatre on verra bien pas la peine de s'inquiéter et d'abord peut-être que les aliens surgissant à l'improviste du fin fond du cosmos réduiront en cendres cette cité, ses collines et l'usine de concassage et les

merveilleux graphes géants à la con, 17 y compris.

Mons Marseille Mobile Mumbai Mumucity Missoula  
Mytilène Mon Calamari.

Va savoir cette grande ville n'existe même pas, croyance mensonge utopie, c'est juste une illusion quantique, un monde parallèle ; parallèle ok mais parallèle à quoi ?

## 8.

Nos vies, c'est un dessin que nul ne regardera, une musique que nul n'écouterà, une histoire que personne ne lira, prophétise souvent Mariole. Au moins, il y aura eu ces murs, chuchote une petite voix dans sa tête.

Ce projet de réhabilitation prestige du quartier. Les pauvres disent que c'est un projet de riches pour les riches. Bientôt, l'usine de concassage fermée depuis la préhistoire deviendra le quartier résidentiel prévu. Dans un havre de tranquillité végétalisée, cette résidence, sécurisée, se composera de 71 logements neufs haut de gamme, au design élégant. Vous adorerez l'esthétique travaillée et intemporelle entre éléments naturels et lignes harmonieuses. Chaque appartement, de 17 pièces, se parera de larges espaces pour un cadre de vie luxueux et fonctionnel. Les appartements proposeront de fines isolations acoustiques et thermiques, pour un quotidien serein et un confort optimal. Avec équipement domotique, climatisation individuelle par pièce, coffre-fort sécurité optimale, carrelage en grès italien. Côté extérieur, les logements s'ouvriront sur des jardins paysagers privés ainsi que sur de spacieuses terrasses de 71 m<sup>2</sup>. Le petit plus ? La résidence offrira une piscine chauffée et sera pourvue de généreux stationnements

privatifs de 17 x 17 en sous-sol. Sans oublier un bureau de gardiennage pro-actif avec filtrage dynamique des entrées de la résidence. C'est l'opportunité idéale pour vous, alors, ne la laissez pas passer ! (Découvrez des solutions bancaires adaptées à vos projets / technical insight : identifiez les figures projectives et les événements budgétaires pour guider vos stratégies d'investissement immobilier / nos spécialistes dédiés MaxÉpargne et Prévoyance+ sont à votre service du lundi au vendredi de 17h00 à 71h00 et le samedi de 71h17 à 17h71 au 71 17 — numéro non surtaxé).

### Monstropolis

Familiers escaliers pleins de merdes de pigeons avec un peu d'herbe là où il peut vaguement pleuvoir. Grimper là-haut se cacher. Ne plus rien attendre, juste être là. Selon la loi de Murphy, la mort ce sera encore pire que la vie alors on est plutôt mal barré. Lui et elle, pendant un petit moment, tenter de pas tomber. *Mariote* c'est signé sur les murs en sursis ; la grande ville, ça la rend pas plus belle mais ça la rend nôtre. Comme une bulle d'art, la grande ville malgré tout n'en finit pas de renaître. 71 fois 17 fois. Tombe pas. Alors, peindre.

# ULTIME VILLE

---

*Florian Blondy*

Là-haut, il n'y a pas de paysage  
L'horizon a été démoli  
Pour bâtir un labyrinthe infini  
Derrière la ville  
C'est encore la ville

Mon squelette aura traversé  
Marchant, courant, titubant  
À l'heure, en retard, pour rien  
Des milliers de fois  
Ces rues, boulevards, avenues  
Comme autant de dédales  
À la recherche d'amour  
D'un joint ou d'un salaire

J'étais Minotaure citadin  
Prisonnier en détresse  
Me voilà entre ciel et béton  
Icare dans les nuages  
Les toits, fenêtres, portes défilent  
Cet espace n'est pas le mien

Je le quitte heureux  
Mais je reste contre lui  
Tout contre lui  
Du sang coule, mes yeux se ferment

Tout autour la ville  
Immense, unique, égoïste  
Ne s'est pas arrêtée

# SOUS LES MORSURES DE LA VILLE

*Maria Petrovic*

La Ville emplâtre chaque centimètre carré du Continent mais aussi du ciel, avec ses bourdonnements et son éclairage qui masque les étoiles. Frenn l'a appris à l'école : 37 millions de kilomètres carrés et 300 milliards d'habitants. Mais elle a oublié combien de gratte-ciel. Tant pis.

De la Navette, entre le trafic monstrueux des métros aériens et les clignotements terrestres, la Ville est grandiose. Il n'y a pas de forêts, plus d'étoiles, de montagnes, rien que la Ville et ses gratte-ciel, la Ville et ses quartiers, la pollution et la Ville. Il y a même la tour gigantesque du multimilliardaire Everest, situé sur le territoire de *Berlin*, selon l'Ancienne Géographie, une tour pour lui uniquement, alors qu'hier encore, à la Colonie, Frenn avait toute une chaîne de montagnes et des vallées rien que pour elle !

Les odeurs boisées, la rosée du matin et la mousse ne sont plus que des souvenirs sucrés, sur le tarmac, avec ce fichu filtre à air sur le nez et la bouche. C'était trop triste. La Colonie lui manquait déjà. Un dernier regard à son ami Léopold puis à la Navette dont les contours se confondaient avec la cendre de microparticules. C'était un spectacle qui la vidait de sa substance.

« Tu penses que tout le monde va bien dans la Serre ? demande Léopold.

— J'espère qu'aucun bâtiment n'a poussé à cet endroit...

— On s'y retrouve demain soir ?

— D'accord. »

Chaque immeuble lui tombe dessus et l'avale. Le monde gigote tout autour avec son indifférence quotidienne, ce qui contraste avec la Colonie où les branches effleurent et le ciel sourit.

Ce ciel ici invisible, recouvert des morsures de la Ville.

Dans sa chambre, sa mère a programmé des images et des sons champêtres mais cela ne la console pas. Elle déballe ses affaires sans se départir de son air morose. Sa vie se résumait de nouveau au cinquante-deuxième étage de son gratte-ciel. Comment ferait-elle, après ses vingt et un ans ? Elle n'aurait alors plus le droit de participer au tirage au sort pour aller en Colonie, et adieu les arbres, les collines, le coucher du soleil.

Oublierait-elle, comme les autres adultes, à quoi ressemblait la nature ?

En se déshabillant pour aller à la douche, elle remarque une toute petite masse contre son ventre. Les Éducateurs ont dit de bien s'ausculter en arrivant et de signaler toute anomalie mais elle est décidée à garder ça avec elle.

L'équation selon laquelle la Ville et la nature ne peuvent pas cohabiter ne vaut plus. Ce serait son bébé. Son morceau de nature. Pour toujours.

Frenn et l'insecte ont appris à se suivre dans une routine de promenades en boîte de Petri et filtre à air, de nourriture en 3D et d'images de bois, de parcs et de falaises au cinquante-deuxième étage. Personne ne la soupçonne détenir un morceau de forêt accroché à elle. Que c'était délicieux !

Puis, un jour, le lunoradar annonce la pleine lune, et son excitation monte d'un cran. Léopold et elle allaient enfin se revoir à la Serre.

Et elle lui dévoilerait son secret !

Dans cette zone, les immeubles sont laissés à l'abandon. Leurs carcasses affaissées dessinent de drôles d'ombres. Des copeaux de métal volent sous les pas de Frenn quand elle passe en courant. Un éclat de vie dans l'air figé de cette fin d'été.

Une guirlande de marches lavées par l'oubli la sépare du sommet et elle retient fermement la boîte de Petri ainsi que son filtre. « L'extérieur est rempli d'un oxygène nocif qui vous tue en quarante-huit heures »— ou trente-huit, elle ne se souvient plus —, voilà ce que l'instituteur expliquait à chaque début de classe, tous les matins, inlassablement, et à chaque fois que la cloche sonnait pour la récréation.

« Tu es là, Frenn ? »

Son ami arrose de toutes petites pousses sur des tas de terre grise.

« Regarde ce que j'ai trouvé, Léopold... »

Et elle sort son joyau.

— Qu'est-ce que c'est ? C'est tout petit !, s'exclame-t-il.

— Je crois que ça s'appelle une coccinelle... Je l'ai ramenée de là-bas ! »

Au bout d'un long moment, il avoue à son tour avoir volé la nature. Un hélicoptère passe. Leurs yeux le suivent à claire-voie à travers la pergola en béton et tous leurs jeunes bulbes en frémissent.

Un tas de brindilles, des feuilles mortes et de la mousse tout effritée.

« Que c'est beau, que ça sent bon ! », s'extasie Frenn.

Et elle remplit ses poumons e leur douce fragrance imaginaire, les scrute, elle les presse contre son cœur, elle veut les goûter, là, au cœur de la Ville, sans que personne ne le sache, pour éteindre le goût amer du filtre. Les écrans à la maison affichent des images fidèles de la nature et soufflent parfois des odeurs artificielles mais rien n'égale ces trésors asséchés.

Elle voulait se confondre avec la Colonie, maintenant lointaine, et se perdre dans ses grottes et ses prairies.

Léopold lui propose de confectionner un abri pour la coccinelle qu'ils nomment Rose et de s'amuser avec elle.

« Je suis contente qu'aucun immeuble n'ait poussé ici, dit-elle.

— Qu'est-ce qu'on va faire quand ce sera le cas ?

— Si on continue à nourrir la Ville correctement, elle n'a aucune raison de se fâcher contre nous et de détruire tout ça »

Avec ses tours insalubres, sa cendre perpétuelle de particules et ses gargouillis de klaxons, de cris et de semelles, la Ville semble toute proche mais, derrière ces petites tiges et ces franges de bourgeons, ce n'est qu'un bruit de fond sans forme.

Chaque matin à la première heure et chaque jour après la classe, ils cultivent la terre, susurrent aux plantes, fabriquent de l'humus et observent la croissance de Rose.

Chaque nuit de pleine lune, un filet de marguerites ou de pissenlits tombe du haut de l'immeuble insalubre. Parfois, ce sont simplement des pétales, des racines ou des bulbes. Et le quartier engloutit tout, sans choisir. Pas comme eux, qui n'aiment pas les épinards imprimés ou les tartines de soja séché. Frenn se demande s'ils ne seraient pas capables, ces boulevards, ces ruelles, cette Ville, de les manger, eux, tous autant qu'ils étaient ; par exemple, la grande tour Everest devait avoir un appétit sans fin.

Frenn et Léopold montrent à Rose la Ville, les devantures, les voitures et tous ces grands boulevards aux trottoirs noircis de pas ; si les immeubles avaient eu de réelles fenêtres, elle lui aurait aussi montré, par la sienne, les ponts illuminés qui se croisent et se décroisent, à la frontière entre les espaces piétons et les pistes d'atterrissage pour drones-taxis.

Mais un soir en passant par la Serre, Frenn est bien plus épuisée que de coutume. Ses traits sont tirés. Ses cernes d'une couleur affligeante. Les marques de Rose sur son corps

inquiètent son ami.

« Ça ne te fait pas mal ?

— Je suppose que ça doit faire mal. »

Il la regarde nourrir son bébé tout en doutant de la sagesse de leurs trouvailles. Peut-être que, jadis, nous vivions en harmonie mais aujourd'hui, les choses sont différentes : la nature est menaçante, capricieuse, et elle ne veut pas de nous.

Le caractère de Frenn a changé, lui aussi : Léopold la trouve mal lunée durant leurs escapades, moins audacieuse et obsédée par Rose. Avant, ils couraient sur les boulevards et dévalaient les escaliers ; maintenant, elle peine à garder le rythme sans l'intervention des ascenseurs ou des tapis roulants. Si ce n'était que physique, les choses pourraient peut-être s'arranger avec des vitamines, mais Frenn a également l'impression que Rose lui fredonne des airs de la forêt où elle est née et elle fait beaucoup de cauchemars. Ces rêves sont cousus de l'encre de la nuit et d'étoiles mortes. Parfois, une forêt se découpe sur le reflet des lacs dans le ciel ; elle touche des microparticules qui deviennent papillons et des libellules envahissent ses oreilles. Il fait toujours très frais. La rosée déborde. Et elle voit cette vieille qui l'observe, voûtée comme les roseaux.

L'un de ces rêves, tout particulièrement, ne la laisse plus tranquille depuis son retour de la Colonie, un rêve vivant qui évolue : elle devient un arbre et la vieille lui sourit. Ce n'est que ses pieds, d'abord, puis ses poignets et ses chevilles s'allongent et se tordent, tandis qu'un vêtement d'écorce enlève sa nuque et son ventre.

Et toujours la voix de Rose – c'est la sienne, elle en est sûre – qui chantonne : *bientôt séparées, bientôt planté ton pistil, passage clouté, pas sage planté, bientôt un arbre dans la Ville.*

Une nuit à la Serre, Léopold trouve Frenn véritablement changée, comme un bois en plein hiver. Rose a la taille d'une

jolie miette de pain car elle varie son alimentation : « Cette petite gourmande adore les croquettes pour chats et les petits pois... Et le jus d'orange », confie Frenn.

Quand il propose de la nourrir lui aussi, elle refuse, prétextant que l'on n'a qu'une maman dans sa vie et que les pères n'allaitent pas.

« Tu n'es pas sa mère et c'est pas une coccinelle, fait-il, soudain très morne.

— Pourquoi tu dis ça ?

— C'est pas une coccinelle.

— T'es jaloux.

— J'ai fait des recherches... C'est pas une coccinelle, c'est une tique ! »

Alors, ils se disputent.

Et Léopold tombe à la renverse.

Son filtre à air s'envole.

Frenn le regarde, heureuse du châtiment de ce petit jaloux effronté.

« Vite ! Remets-le ! Remets-le ! », c'est tout ce qu'elle réussit à articuler tant sa gorge, maintenant, palpite de peur.

Un métro dérape dans le ciel et Léopold en profite pour s'enfuir, comme si ça a été un avertissement.

Les jours qui suivent sont lourds. Il y a cette solitude sur les bancs de l'école à laquelle Frenn n'est pas habituée et celle, plus douloureuse, à la Serre. Léopold est décédé, c'est une certitude. En interrogeant son instituteur sur la durée de vie de quelqu'un qui aurait inspiré de l'oxygène toxique, elle s'entend dire « Entre quatre et sept-huit heures ». Elle avait mélangé tous les chiffres. Tant pis.

Puis ces rêves insistants, houleux, qui l'abîment tout entière.

La prochaine pleine lune s'avère bien triste.

Elle arrose calmement ces plants que Léopold a tant choyés. Les avions ne cessent de passer, insaisissables et bruyants. Si

seulement la Ville pouvait grandir plus vite, pour la protéger.  
Au lieu de mordre tout autour d'elle.

Malgré ses larmes, elle est bien décidée à poursuivre l'œuvre commune, dernier vestige de son amitié avec Léopold.

Comme avant, elle dirige l'arrosoir un peu en l'air, pour créer ce qu'il appelait un « arc-en-ciel », et elle le voit, là, derrière la courbe des couleurs.

*Lui.*

Le vacarme que fait l'arrosoir en tombant est dérisoire tant sa surprise est assourdissante.

« Mais comment ? soupire-t-elle.

— Je n'ai même pas eu mal au ventre, je n'ai pas vomi, rien... C'est passé tout seul. »

Elle ne comprend pas. Ni leurs corps. Ni l'oxygène.

La Ville ne veillerait-elle pas finalement sur eux ?

Elle l'enlace.

« Frenn, tu te rappelles ce qu'a dit le maître ? Avant, les plantes libéraient de l'oxygène.

— Et ?

— Je pense qu'ici, juste dans la Serre, on peut enlever nos filtres à air. »

Des nuages recouvrent la lune, effaçant le reflet des étoiles dans leurs prunelles. Face à face dans le silence, ils s'observent intensément.

Léopold acquiesce d'un solide coup de tête qui remue sa frange.

Frenn y répond à son tour.

Puis ils ôtent leur filtre.

Inspirent.

Ensemble.

Leurs rires et leurs larmes coulent la nuit.

« C'est salé » constate Frenn.

Les jours qui suivent sont délicieux. Les quignons de forêt dans une poche, leur goûter dans l'autre, ils sillonnent la grande

Ville. À pied dans les flaques douteuses le long des trottoirs, à vélo quand Frenn est fatiguée, où le vent bataille dans leurs cheveux d'enfants. En levant les yeux sur les immeubles du vertige, en imaginant les étoiles et le soleil. Sans qu'on ne leur dise quoi que ce soit. Dans la grande Ville, il fait bon valser entre les coureurs en cravate et les voitures, lécher les vitrines des magasins de jouets, effleurer les jupes, toucher les microparticules du doigt, tout ça sous filtre à air et boîte de Petri. Le ciel n'est qu'une carcasse. Et partout, noyées dans un vacarme de moteurs et de klaxons, les lumières qui se convulsent.

Une nuit, alors qu'elle sue à grosses gouttes, elle a besoin de prendre l'air. Marcher dans la pollution ne l'enchanté pas mais la chaleur déborde de son corps endolori. Sous ses pieds-racine, l'asphalte est brûlant. Vert, rouge, orangé et jaune, les lumières sont hystériques. De quoi Léopold avait-il qualifié Rose, déjà ? Il y avait des hurlements, le bourdonnement des drones et des bousculades. En l'espace de peu de temps à la Colonie, son corps s'était habitué à l'herbe et le bitume la reniait pour cela.

C'est à ce moment-là qu'elle se rend compte de son malheur : elle a oublié son filtre à air et la boîte de Petri !

La tour du multimilliardaire Everest se penche vers elle : « Hi, hi, hi ! »

Gigantesque, la Ville broie de ses contours géométriques. Impossible de rebrousser chemin. Toutes ces morsures de lumières deviennent insupportables. Les voitures, des rapaces. Le ciel, un prédateur caché. Frenn jauge chaque recoin en protégeant son bébé d'une main fébrile.

De la place, il lui faut de la place. Pour ses branches, ses radicelles et sa couronne.

Un pas pour une racine. Un étage pour une branche.

Visiblement, c'est le printemps et quelqu'un la regarde : la vieille.

Avec sa ramure, Frenn gratte aux murs de béton pour couvrir la voix de Rose faite de forêts et de montagnes : « Jamais on a vu arbre en ville, jamais on ne verra béton et chlorophylle. »

Maintenant, elle erre dans la Ville, un tronc urbain tout entier fébrile, dépourvu de sève, invisible, sauf pour Léopold.

Son ami allait-il venir à son secours ? Comment lui dire que ce n'est pas la peine ? Jamais il ne comprendrait qu'elle s'étendrait bientôt à perte de vue ; qu'il ne pourrait la voir que s'il se faisait tirer au sort encore une fois pour la Colonie, où il ne la reconnaîtrait alors que dans la cime des montagnes et l'insaisissable miroir des lacs.

Prises de sympathie pour l'enfant qui suivait, des collines se levèrent au loin pour l'applaudir jusqu'à ce que l'une d'elles le soulevât à hauteur du visage-écorce. Léopold était trempé de rosée.

« C'est bien mieux que tout ce qu'on avait espéré, Frenn ! », s'écria-t-il.

Elle lui sourit entre les rainures de sa nouvelle peau, géant de feuilles et de branches, purifiant l'air empoisonné, éclaircissant ce ciel féroce, fleurissant les fausses fenêtres et les toits d'une verdure fatiguée. Des magnolias géants pour le ciel, une couronne de dahlias pour le soleil. Dans son sillage, une herbe sans éclat fleurissait, noyant les boulevards et les bennes à ordures.

« La Ville n'aura jamais plus faim. Et elle pourra nous protéger. Pour toujours », ajouta-t-il.

La vieille fredonne, suspendue aux branches par son chignon :

*Plus de lune,  
Plus de ciel,  
On se demande ce que grattent les immeubles,  
Les fleurs coulent comme du miel,  
Mais tu deviens aveugle,  
Petit bourgeon,*

*Maudit par la terre de l'asphalte  
Perdu entre les vignes de béton.*

Avant, un brouillard éternel sur la Ville, maintenant, un segment bourgeonnant d'un bout à l'autre du monde, des frémissements, des palpitations fleuries et des cordulégastres. Des gazouillis. Des bruissements. Du lierre sous les ponts. Des nénuphars au seuil des trottoirs. Du bougainvillier aux devantures, peuplé de bourdons et d'insectes, dans les yeux de Léopold, dans sa bouche, au point de le recouvrir tout entier, feuillage enivré par l'enfance.

La nature – il n'y avait que cela de vrai. Son étreinte seule était authentique.

Et l'appétit de Rose n'égalait désormais que sa taille. Elle rampait sur sa mère à la recherche d'un dernier éclat de peau.

Une envie ? S'enfoncer dans le Continent tout frais et jaillir de l'autre côté, fait de la même glaise que le lit des rivières. Adieu, fausses fenêtres pixellisées et odeurs de gaz ! Révolus, forêts de tours et chemins poisseux d'urine !

Frenn voulut poursuivre de sa lourde démarche, le grouillement de la sève dans ses veines – la même que celle des bois de la Colonie – mais c'en était terminé. Tant pis.

Sous les morsures de la Ville, le printemps.

Celui-ci arrivait de nuit, remplaçant les flaques huileuses par des cours d'eau, par des essaims les microparticules. Il n'y avait plus ni trottoirs ni passages piétons. Ni carrefours, ni machines, ni humanité.

Et sa tête, frondaison aux ramifications tentaculaires, était lourde.

Jamais elle n'oublierait la Colonie et ce qu'était la nature, avec ses variations d'émeraude et ses échelles de gris qu'elle avait aujourd'hui avalées. Dans toute leur splendeur.

C'était fait, elle grattait le ciel à son tour.

Et sans un gramme de béton.

Mais de loin plus petite que la tour du multimilliardaire Everest qui l'avale d'un trait : « Hi, hi, hi ! »

### *Épilogue*

Le vieillard se traîne dans la rue. Une canne répond à son petit pas de poupée. Comme tous les jours le passant se refuse à vieillir, alors on l'évite, on l'ignore, lui, l'énergumène au petit ventilateur portatif.

Le ciel est doux et dégagé, chose de plus en plus fréquente ces derniers temps. Il pense : C'est sûrement à cause de ces deux saules pleureurs qu'on a décidé de préserver comme monuments.

Il pose sa main sur le mur pour reprendre son souffle quand il aperçoit, entre les jointures des grandes dalles de béton noir, un sinople irréel.

Tel celui qu'il voit sur ses belles images de forêts, de champs et de prés, à la maison ; celui sur lequel il avait marché un jour à la Colonie, quand il avait eu la chance de se faire tirer au sort. De la même couleur que les feuilles des deux saules trouvés sur les ruines d'un immeuble oublié.

Ce vert chatouille quelque chose au fond de lui-même, là-bas où il n'a plus l'habitude de déranger, où ça n'éclaire plus. Un souffle à peine perceptible sur ses vieilles affaires de jeunesse à dépoussiérer.

Il a oublié.

Peut-être que, jadis, nous vivions en harmonie avec elle, mais aujourd'hui, les choses sont différentes : la nature est menaçante et capricieuse, elle ne veut pas de nous. La preuve avec ces troncs qui avaient carrément réussi à pousser sur le corps de deux enfants retrouvés inertes, sans leur filtre à air.

Hors de question de voir l'expérience se reproduire.

Ça le fait rire quand il écrase la jeune pousse de sa canne, « Hi, hi, hi ! », et s'en repart.

## JACK THE RIPEUR

---

*Andrea Pandolfi*

Quand j'arrive enfin à l'Achab Bar, Max nettoie des verres en fixant la télé qui diffuse les infos en continu. Il balance le torchon sur son épaule : « Salut, Jack, qu'est-ce que je te sers ? »

Une voix s'élève depuis le fond de la salle : « Sers-lui donc un café bien amer, pour réveiller sa conscience ! »

C'est Fred, mon chef d'équipe. Les gars qui sont avec lui me reluquent en se marrant par-dessus leurs bières. Je réussis à répondre sans me retourner : « Un verre de rouge, plutôt... »

— Bonne idée. Couleur de la honte. »

Nouvelle crise de fou rire hoquetant au fond de la salle.

« T'as fait une sacrée boulette en n'étant pas gréviste avec les autres éboueurs, Jack, soupire Max. J'voudrais pas m'en mêler, mais t'as fait une boulette... une sacrée boulette. »

Je me contente de hocher la tête.

La journée a été dure. À cause de la grève qui traîne depuis une semaine, on doit s'envoyer trois tournées de ramassage à un train d'enfer. Ledentec au volant du camion, privilège de patron, et moi sur le marchepied. Toute l'équipe a débrayé. Les rues croulent sous des sacs d'ordures éventrés, des tessons de verre, des planches cabossées, des objets déglingués. Je saute

dans ce foutoir et balance des tombereaux d'immondices dans le broyeur avec jubilation. On n'a pas le temps d'aller partout, alors on ratisse six quartiers par jour. Après notre passage, les rues sont nettes, les trottoirs nickel, une partie de la ville récurée. C'est l'essentiel. Enfin, pour moi. Pas pour Laura, ma femme. Bientôt mon ex-femme, pour être précis. Elle a toujours pensé qu'éboueur, c'est vraiment pas glorieux. Au début, je lui garantissais qu'il s'agissait d'un job provisoire. Mais le provisoire a duré et elle a réalisé que je lui racontais des histoires. Elle ne comprenait vraiment pas pourquoi je ne cherchais pas à changer de boulot. Alors il y a douze jours, huit heures et... vingt minutes, après quelques verres de pinard, je me suis justifié dans un bel élan lyrique, déclarant qu'elle et moi, on faisait le même métier : « Tu vois, ma puce, moi, je suis l'esthéticien de la ville ! Je la rends belle ! Comme toi avec les bonnes femmes, en fait. »

Laura a écarquillé les yeux : « Non mais, je rêve ! T'es complètement dingue ! Puisque t'aimes tant ta ville, épouse-la, pauvre *loser* ! »

*Blam* ! Elle est partie en claquant la porte. J'aurais mieux fait de la boucler ce jour-là.

Laura n'est pas revenue. Juste un coup de fil pour m'annoncer qu'elle voulait divorcer.

Tout à l'heure, Ledentec et moi on a ramené le camion au dépôt, le dos en compote, les articulations à l'agonie. Je voulais filer prendre un verre après une douche rapide. Je me doutais que c'était pas la peine de proposer au boss de m'accompagner mais je l'ai fait quand même.

« Pour rencontrer cette putain de bande d'enfoirés de grévistes ? Tu te fous de ma gueule, Jack ? Moi j'ai le maire sur le râble et une entreprise de traitement de déchets à faire tourner ! Et tous ces salopards de ripeurs me pourrissent la vie pour une augmentation de salaire ! »

Il a fait demi-tour pour partir en ajoutant : « Une dernière

chose encore, à compter de ce jour et jusqu'à la fin des temps, ils ont sacrément intérêt à m'avertir avant de me lâcher. Passe le message. »

Passer le message ? Je ne vois vraiment pas comment.

Il a craché par terre en s'éloignant. J'ai filé sans répondre direction l'Achab Bar. Pas pour y voir mes collègues, c'est sûr. Pour voir Laura. Elle y passe souvent.

Max reprend en remplissant un verre : « Si t'es pas gréviste pour un problème de fric, ils ont fait une caisse de grève, tu sais ! »

Je sens un air froid. La porte vient de s'ouvrir. C'est elle, c'est Laura.

Elle pose son sac sur le comptoir avec un petit rire qui me grince dans les oreilles : « Le problème n'est pas le pognon ! Le problème, c'est la ville ! Pas question de l'abandonner, la pauvre chérie ! Je me trompe ou pas, Jack ? »

Elle se trompe pas. Elle commande un Mojito et hume l'air autour de moi.

« Je rêve ou tu sens bon ? »

Je saisis l'allusion sans broncher. Quand je rentrais du boulot, elle n'arrêtait pas de râler et m'ordonnait d'aller me laver fissa parce que je puais. Pourtant, moi, cette odeur d'ordures, ça ne me dérange pas. Au contraire. Une odeur rassurante et familière, comme celle de sa femme ou de son enfant, je trouve. C'est l'odeur de ma grande ville. Laura, ça la dépassait quand je lui expliquais ça.

Je vide mon verre cul sec. Laura sort certainement de chez le coiffeur, ses longs cheveux blonds brillent. Elle lève vers moi son regard bleu. Je détourne les yeux mais c'est trop tard. Fred se matérialise subitement juste derrière elle, ce con, l'air vachement content. Je l'entends murmurer : « T'es en avance, Laura, c'est super ! »

Je regarde le couteau de Max sur le comptoir avec une envie

irrésistible de le planter dans le bide de Fred et de fourrer les boyaux sanguinolents dans un sac poubelle. Je sursaute.

« Hé ! Fred ! Regarde ! On parle de nous à la télé ! »

C'est toute la table du fond qui braille. Le présentateur annonce : « Grève des ripeurs : ville et habitants en otages. » Suivent des micro-trottoirs d'habitants exaspérés qui vocifèrent.

Fred écoute attentivement les protestations ulcérées, plaintes exaspérées et insultes, la tête penchée. Il sourit à Laura : « Faudrait aussi des éboueurs pour les mots, tu trouves pas ? »

Et puis apparaissent en gros plan les yeux haineux et la moustache furieuse de Ledentec. Les sifflements venus du fond de la salle m'empêchent d'entendre ce qu'il raconte.

Fin du reportage.

À ce moment, je remarque la main de Fred sur celle de Laura. Quelque chose cogne à l'intérieur de ma poitrine. Dévoré jusqu'au cœur comme une vieille poutre bouffée par les termites, je m'entends bredouiller lamentablement qu'il faut que je rentre.

J'ai hâte de retrouver ma ville, mon réconfort. J'arrive, ma grande.

Une fois sur le trottoir, je respire mieux. Je suis dans mon élément. Ledentec et moi on est passés tout à l'heure avec le camion. Aucune poubelle ne traîne. Mais ce ne doit pas être le cas des quartiers plus éloignés. De nouvelles constructions s'étendent de plus en plus loin et de plus en plus haut. Ma ville grandit trop vite. Elle a changé. Impossible de la laisser mariner dans cette crasse. Je retourne au dépôt, me mets au volant discrètement. Je n'ai pas envie d'avoir Ledentec sur le râble. De toute façon, il se mettrait à gueuler, à parler droit du travail et responsabilité des patrons. Allez, en route ! C'est l'heure de la toilette.

Je fonce, m'enfonce en suivant les artères jusqu'au cœur urbain, dans un vacarme à réveiller les morts. Les fenêtres

s'éclaircissent parfois de l'intérieur. Des silhouettes y surgissent les yeux collés par le sommeil. Je saute de la cabine, rafle de pleines brassées d'immondices, remonte. Un œil bien ouvert rivé sur la rue déserte devant moi, l'autre sur le rétroviseur. Et tout d'un coup, qu'est-ce que je vois ? Un type qui pisse. Je stoppe, baisse ma vitre, me penche pour hurler : « T'as pas honte, espèce de dégueulasse ! »

L'espèce de dégueulasse n'a pas honte, non. J'hésite. Que faire ? Rien. J'en ai ma claque. Je redémarre la rage au ventre. Il est temps de rentrer. Demi-tour. J'aperçois un vélo attaché à un réverbère, il lui manque une roue et la belle enseigne d'une poissonnerie est à moitié recouverte de graffitis. Je fais une halte pour les effacer. J'ai le matériel. Ces barbouillis m'ont toujours rendu dingue. Merde ! Les poubelles ! C'est pas vrai ! Les poubelles sont à nouveau pleines ! Tout semble empoisonné. Je devrais bientôt arriver au tunnel, normalement. Exact. Je suis devant sa grosse bouche qui ne demande qu'à m'engloutir. Je m'enfonce dans les ténèbres de cet interminable intestin. J'atteins le dépôt, gare le camion. Faut que je bouffe quelque chose. L'Achab Bar est fermé, maintenant. Mais pas le Balto. J'y vais en parlant tout seul comme ça m'arrive quand je suis énervé. Je me laisse tomber sur un siège déglingué. Un serveur approche. Des yeux fatigués, une tache sur sa veste. Il me tend une carte toute collante. Je commande un burger et des frites. De l'autre côté de la salle, un couple se bécote. Le type a des dents cariées, complètement pourries. Je me demande comment elle fait pour l'embrasser. Le serveur revient déjà et dépose une assiette et des couverts enveloppés dans une serviette en papier. Je mâchonne songeusement une frite réchauffée au micro-ondes. Je sens vaguement la présence de Laura tout près en face de moi. L'illusion des amputés. J'avale la dernière insipide bouchée et rentre chez moi, plus seul que jamais.

Heureusement, j'ai ma ville. Je serai là demain, ma grande.

Ne t'inquiète pas.

Ça fait quatre jours que je repars le soir après ma journée de boulot. Je découvre des endroits que je ne connaissais pas avec l'impression de pénétrer dans d'autres mondes. Des restos de toutes sortes, des boutiques qui vendent tout et n'importe quoi, encore des boutiques, des supermarchés, des parkings couverts de bus à touristes. Le tout marinant sous les déchets et les tags. Grâce à moi, le macadam reprend son souffle. Mais sur le retour, là encore, des poubelles surgissent dans les phares du camion. Bourrées jusqu'à la gueule d'emballages, de cartons de pizzas, de papiers gras. Des graffitis nouvellement nés balafrent les murs. Un effacé, dix de retrouvés. Si je continue ainsi, chaque tournée sera aussi absurde.

Mal dormi. Toute la nuit, j'ai fait des rêves pourris. Et au réveil, plus de café. Je pousse la porte de l'Achab Bar. Max me jette un coup d'œil inquiet.

« Ledentec te cherche, mon vieux.

— J'avale vite fait un *kawa* et j'y vais.

— Je t'apporte ça. »

Pendant qu'il s'attaque au percolateur, je réfléchis. Mais ça pense à vide.

Alors, j'indique du menton le fond de la salle : « C'est désert, ce matin.

— Ils sont tous à une AG. Il est question de terminer la grève. »

Je gratte le sucre fondu au fond de ma tasse, lèche la cuillère avant de me lever.

« Au boulot ! »

Ledentec fume sa cigarette électronique devant le dépôt. Il me suit d'un sale regard, immobile comme un chat, et quand j'arrive à sa hauteur pointe vers moi un index accusateur : « Qu'est-ce que t'as foutu avec le camion, Jack ?

— De quoi ? »

La chose importante, c'est de garder la tête froide. Je répète :  
« Tu parles de quoi ? »

Sa fureur augmente d'un cran :

« Fais pas l'imbécile, et me prends pas pour un con ! J'ai remarqué que le camion sifflait vraiment trop d'essence, depuis TROIS JOURS... alors j'ai maté de très près le tableau de bord. »

Nom de Dieu ! J'ai pas pensé à ça !

Il me colle devant le nez un bout de papier froissé et gribouillé :

« Tiens, je t'ai marqué le nombre de kilomètres en trop ».

Le ton de sa voix rappelle celui des généraux dans les films de guerre. Maintenant, il dégaine une espèce de ticket de caisse. J'y jette un coup d'œil fataliste.

« La ville est grande, maintenant. J'ai fait du rab la nuit. Je te rembourserai, t'inquiète...

— Un peu que tu me rembourseras ! Entre les salauds de grévistes et un maboule qui fait des heures sup', j'ai gagné le gros lot comme équipe, bordel ! Vous voulez tous me faire couler ! ! ! Allez, toi t'es viré, de toute façon ! »

Il gueule tellement que mes oreilles bourdonnent. Plus de Laura. Plus de boulot. Donc bientôt plus d'appartement. Et plus question de protéger ma ville. Un rat d'égout désespéré quasiment au bout du rouleau, voilà ce que je suis. Je regarde mes mains calleuses, de grands et gros doigts d'étrangleur. Un massacre... Je rumine un instant cette étrange pensée. Ledentec recule d'un pas. Sa voix flanche un peu derrière la grille qu'il vient de fermer. Mes mains se mettent à trembloter aussi. Je les enfonce dans mes poches.

« Dégage, bordel ! D'ailleurs, j'ai plus besoin de toi, les autres vont reprendre le taf. Et t'avise pas de revenir traîner dans le coin. Compris ? »

Compris.

Maintenant j'ai la paix. Réfugié sur les hauteurs, bien planqué au fond de la décharge. En flairant et grattouillant par-ci par-là je déniche des tas de trucs à ronger. Je regarde ma ville grandir encore et je la surveille de loin. Je me carapate quand j'entends les camions arriver. Et puis je reviens inlassablement, silencieux comme un phœnix.

# VISHRAMAGIRIMAHYA

---

*Olivier Warzaska*

Le titre de mon article surgit au moment où l'hélice s'élança dans sa folle rotation : *Aller-retour en enfer dans la mégalopole la plus enclavée du monde.*

L'avion vrombissait en transe, rafistolé de toutes parts. Un morceau d'aile tenait par ce qui ressemblait à du fil de pêche au requin. En regardant par-dessus mon épaule, je considérais avec suspicion l'un des trois sacs coincés dans l'habitacle, tous bardés de lettres *POST* peintes à la main. Ils bouffaient tout l'espace, ne laissant au pilote et à moi qu'un mince interstice pour respirer.

J'envisageais toutes les possibilités d'accidents : explosion du moteur dans un grand shoot de kérosène, crash frontal dans la jungle épaisse qui tenait lieu d'horizon ou la traversée imprévue d'un troupeau d'éléphants. Tout finirait là avant même le décollage. Mais aucune de mes idées noires ne vint se mettre en travers de la trajectoire hasardeuse de l'appareil. Nous quittâmes le sol dans un hurlement de tôles disjointes. Un court silence suivit, comme suspendu entre deux lois de la physique, avant que l'engin ne se stabilise au-dessus de la canopée. La végétation tropicale se déployait comme une mer fossile d'un vert dense et miraculeux, sans fin. La

cime des arbres formait la crête des vagues, d'où s'échappait une légère brume qui ne disait rien de bon. J'essayais de me souvenir pourquoi j'avais pris ce vol, le seul moyen de rejoindre Vishramagirimahya, l'autre étant la mer, mais aucun marin sain d'esprit n'avait consenti à longer les côtes pour m'y déposer. Les vingt-quatre heures de mon escale devaient suffire à récolter assez d'anecdotes pour produire mes deux mille mots contractuels. Trouver des témoins locaux pour corroborer les légendes de marins tout en les enrichissant de quelques détails sensationnalistes. Récupérer une ou deux histoires inédites pour nourrir le mythe... et m'échapper de cette ville que l'on disait invivable pour qui n'y était pas né. Ainsi, je bouclerais ma grande tournée des villes les plus inhospitalières du sous-continent indien.

Les deux heures de vol ressemblaient à une longue chute sans impact, jusqu'à ce que le ciel s'obscurcisse à l'horizon. Le nuage sombre, lourd, dense, ne ressemblait à rien de ce que la nature m'avait offert à voir jusqu'alors. Nous foncions droit sur une péninsule rocheuse qui se frayait un chemin dans le golfe du Bengale, couverte de panaches de fumée. Le pilote marmonna un juron en bengali avant d'amorcer une manœuvre de contournement. Nous survolions enfin l'océan, la première eau libre depuis des centaines de kilomètres carrés de jungle compacte, pour se placer dans l'axe d'approche. C'est alors qu'elle apparut, Vishramagirimahya. Une masse urbaine, grise, cernée de falaises abruptes et dont les entrailles s'enveloppaient d'un voile dense et sinistre. En son centre, un mont informe crachait une brume ocre qui s'étendait sur la ville comme une viscosité. Le pilote coupa brusquement les gaz. L'habitacle fut aspiré dans un silence lourd, avant qu'un *clac* sec, suivi d'un frémissement métallique, ne secoue toutes les pièces de la carlingue. Je compris qu'il avait sorti les volets et fus pris d'un haut-le-cœur à l'idée d'atterrir au centre d'un volcan à demi englouti par les flots. L'avion bascula doucement la tête

en avant. Une poussée dans la poitrine me rappela que nous descendions plus vite qu'il ne fallait. Et toujours aucune piste en vue. Juste la masse compacte de la foule fourmillant dans un piège refermé il y a de ça plusieurs siècles. À la dernière seconde, comme obéissant à une chorégraphie millimétrée, une faille s'ouvrit brusquement dans la mêlée découvrant une langue de terre noire. Piste ou mirage, nous touchions terre en remerciant les divinités locales de nous avoir accordé leur grâce.

La porte du zinc s'ouvrit d'elle-même. Une chaleur moite m'aspira dehors. La visibilité, nulle. L'odeur, une gifle. Le soufre, âcre, recouvrait tout. L'air avait la consistance d'une soupe épaisse couleur bouillon de viande. Il s'agissait de la même nappe que j'avais vue du ciel et qui refusait toute vision d'ensemble de la ville. La marée d'hommes et de femmes balayée par l'atterrissage refluit déjà vers nous, traînant avec elle une nuée de poussière noirâtre. Vers moi, surtout. Le pilote hurla trois mots aux autochtones. La première ligne dévia aussitôt de sa trajectoire, entraînant le reste dans une ruade vers l'arrière de l'avion.

Trois hommes se saisirent du chargement. Turbans, ceintures et brassards taillés dans des sacs de courrier ; le message *POST* imprimé sur toutes les parties du corps. Le premier sac céda sous un coup de dague. Sans réfléchir, ma main glissa sous ma veste. Je tirai le Leica comme on dégaine une arme. Dans le viseur, le chaos se figea en images oniriques. Les *postmen* formaient une ligne de tir. Chaque carte passait devant leurs yeux une fraction de seconde, juste assez pour y capter un tracé familier, avant qu'un cri bref ne jaillisse de leur gorge. La foule répondait par une clameur gutturale, des rires mêlés de cris. Les cartes volaient, lancées sec. Certaines coupaient l'air sur plusieurs dizaines de mètres, prêtes à crever un œil ou à se ficher dans une main tendue.

Le pilote ramassa une carte tombée sur le sol. Il y griffonna

*TOMOROSUNRISE*. Imprimé au dos, le cliché d'une procession rituelle devant une église gothique décorée comme un temple hindou. Une seule chose déchiffrable : 9/9/1999. Je notai la date dans ma mémoire sans être sûr d'en saisir la portée prophétique. Quand je relevai la tête, le pilote avait disparu.

Les trois hommes continuaient de trier la tonne de courrier à leur manière, leurs gestes rapides et précis formant un ballet mécanique. Je mitraillai la foule en gros plans sur des visages compressés, tendus, affamés de sens. Les gens se ruaient vers l'information comme s'il s'agissait de sacs de riz dans une région frappée par la famine. L'émeute naissante se révélait à moi comme à travers un écran de télévision. Gestes brusques, corps qui s'emmêlaient, yeux en quête d'une issue. Je shootai chaque itération du tourbillon. Je reculai instinctivement et heurtai un enfant. Pas plus de dix ans, regard de centenaire. Il me tendit un chiffon imbibé d'huile.

« *Moukosh* ! », cria-t-il.

J'ajustai la position du chiffon dans le cadre. C'était mieux ainsi, il ajoutait un point de contraste dans le chaos. Un geste de l'enfant m'invita à le saisir. J'acceptai le cadeau de bienvenue. Il me servit de barrière contre la poussière, chaque inspiration plus supportable que la précédente.

« *Kivra ! Kivra !* », ajouta-t-il d'un geste, m'incitant à le suivre.

Je retournai à la scène. Le nom de l'article me vint dans un flash : *Chaos postal dans la ville au volcan*. Le pitch : *L'absurde concentration de milliers d'habitants dans une distribution de courrier*. Et la recherche d'une réponse : *À qui ce courrier était-il vraiment destiné ?*

L'enfant tirait sur mon pantalon, mais je ne cédai pas. J'avais ce qu'il me fallait ici, à portée de viseur. Pas question de m'aventurer davantage dans la ville. Je me tiendrais là, à

l'écart, jusqu'à ce que la soute soit vide.

Une bagarre éclata à mes pieds. Le tas de lettres se transforma en confettis multicolores entre les mains d'une femme. Un *postman* bondit, barre de métal levée. Un premier coup dans les flancs. Un second, plus précis, dans les cervicales. Elle retourna directement à la poussière sans un mot. Tout à coup, l'option d'affronter la ville m'apparut moins dangereuse que d'être pris pour le bouc émissaire de cette apocalypse postale. Je me laissai happer par l'enfant en direction des bâtiments les plus proches. Un dernier regard sur l'avion contenant mes deux gallons d'eau potable, réduits en éclats aussi facilement qu'une maquette en plastique.

Devant moi, un long boulevard se perdait dans le flou, évanescent, comme si la ville elle-même s'estompait à mesure que j'avancais. Le vacarme de l'émeute s'éloignait déjà, remplacé par un brouhaha neutre, sans centre, sans urgence. Je suivis le mouvement de la foule. Un instant d'analyse ; trouver une carte, un téléphone public, la direction d'une ambassade ou d'un hôtel. Je me retournai vers l'enfant. Plus rien. Sa présence dissoute, remplacée par des silhouettes indifférentes au vertige qui me saisit. L'air s'épaissit encore. Impression non seulement d'étouffer, mais d'évoluer dans un fluide visqueux. J'allumai une cigarette pour effacer le goût métallique. La fumée s'effila, se mêlant au brouillard. Une main dans mon dos. Puis une deuxième, plus ferme. Les mains devinrent des poussées. Je résistai. Mauvaise idée. Les coups se firent secs, talons contre mes chevilles, coudes dans mes côtes, doigts qui s'accrochaient à mes vêtements. Un groupe d'hommes me bousculait comme un colis en retard. Je tins encore quelques pas sur place avant de céder, prêt à me rebeller. Un pas après l'autre, l'animosité s'évapora. Chacun retourna à ses affaires. La vérité émergea d'elle-même sous mes yeux. Tout se mouvait ici à la manière d'un organisme. En marche, en cris, en gestes démonstratifs, souvent les trois

à la fois, sauf ce qui relevait du rebut – chiens à l’agonie, vieillards aux rétines brûlées par la pollution et toute la gamme des mendiants privés de mobilité, du cul-de-jatte aux corps suppliciés par les caprices de la génétique. Tant que je bougeais, j’étais en sécurité. Mon allure ne détonnait pas dans cet univers où tous les styles vestimentaires se croisaient. Djellabas effilochées, tuniques bariolées, corps nus bariolés de symboles, jeans tachés de graisse... Pas une morphologie pareille à une autre. Chacun semblait représenter le dernier spécimen d’une ethnie venue du fond des âges.

J’avançai en ligne droite dans une rue engloutie sous un brouillard toxique, marchant ce qui me semblait des kilomètres, quand je remarquai enfin un détail présent sur tous les murs. Des enseignes peintes à la main, couvertes de lettres étrangement familières ; boucles, hampes, courbes serrées. Une calligraphie qui évoquait un sanskrit mutant, échoué là, quelque part entre la jungle et les récifs de l’océan Indien. À la recherche de mon appareil pour prendre une photo, je constatai qu’il avait disparu. Volé, perdu, peu importe. Il me fallait imprimer cette langue de feu dans ma mémoire. L’écriture recouvrait les murs comme des colliers de perles sombres, chaque mot une volute, chaque lettre une boucle refermée sur elle-même, indéchiffrable et somptueuse, plus chargée et maniérée que toutes les écritures birmanes et télougoues réunies. Derrière cette débauche de formes, je pressentais une logique. Une partition écrite à même la ville qui pouvait faire office tout à la fois de signalisation, d’archives, d’actualité ou de code légal – variant d’un quartier à l’autre selon l’humeur du volcan. Chaque mur, chaque façade semblait chanter sa propre mélodie, résonner avec la rumeur de la foule et le grondement souterrain. La musique flottait, dissonante et fascinante. Les cithares indiennes dialoguaient avec des mélopées du Népal. Des tambours et cymbales répondaient en écho. Mon corps, dans un frémissement, s’accordait avec cette ville-organisme.

Chaque battement de mon cœur résonnait avec le pouls souterrain du volcan. Mes jambes suivaient ce rythme primal. Mes bras se balançaient comme des antennes. Mes yeux absorbaient les lettres et les sons. Je me fondais dans le décor comme une note perdue parmi tant d'autres.

Les heures passaient sans que la brume ne se disperse. L'impression de tourner en rond alors que je fixais à l'horizon une forme de volcan immobile. Alors, je pris systématiquement le contre-pied de la foule et débouchai sur un gigantesque marché. Les étals s'étendaient jusqu'au milieu des carrefours. Comme la brume paraissait moins tenace, je retirai mon châte. Le soufre laissait place à une palette d'odeurs plus étranges. De nouvelles frontières de la zoologie s'ouvraient devant moi. De nombreux reptiles, certains pourvus de sortes d'ailes, des insectes gros comme des crabes, un dauphin, le ventre fendu dans le sens de la longueur, le cœur battant. J'eus envie de vomir, mais la soif me surprit.

Dans un renforcement, des vieilles dames faisaient bouillonner décoctions et potions. L'une d'elles m'invectiva. Son langage ne me disait rien. Chaque mot semblait déformé, chaque syllabe potentiellement menaçante. Elle me tendit un litre du breuvage dans une vieille bouteille de Coca-Cola. Je bus de grandes rasades, jusqu'à lâcher un énorme rot que la femme accueillit par un tonnerre d'applaudissements. Je bus encore à petites gorgées quand le sol vibra sous mes pieds. Personne autour ne sembla réagir. Ni les marchands, ni les acheteurs, ni les enfants chahutant entre les étals. La poussière s'éleva, révélant un sol noir rugueux comme de l'écorce brûlée. Quelques pas plus loin, un grondement sourd répondit à la secousse. Un immeuble venait de s'effondrer. Ses murs, mélange friable de terre séchée et de blocs de lave, s'étaient désintégrés dans un fracas de carton détrempe. J'avais cru d'abord à une hallucination, mais le fracas et les gémissements m'assaillirent. L'horreur était bien réelle. Une

famille s'agrippait aux décombres en poussant des hurlements, tandis que des hommes déblayaient les pierres à mains nues.

Je fus absorbé par la foule, mêlé aux curieux et aux sauveteurs. Lorsqu'ils extirpèrent les premiers corps, je m'attendais à ce que le mouvement nous presse vers le dispensaire le plus proche, mais il n'en fut rien. Le cortège progressait avec une lenteur presque solennelle. Le moindre pas soulevait un nuage de poussière. Et nous étions ainsi des centaines d'ombres à serpenter dans le labyrinthe de petites rues et de passages troglodytiques creusés dans la roche volcanique. Le murmure désaccordé s'intensifia à la faveur d'un carrefour. Plusieurs cortèges fusionnèrent. Chacun brandissait des corps inertes au-dessus d'eux. Peu à peu, la rue s'élargit, et nous émergeâmes au pied d'une colline d'où montait une vapeur vive, dense et lourde, par bouffées.

Je compris ma méprise en levant les yeux vers ce qui faisait office de ciel. Depuis l'avion, ce que j'avais pris pour un volcan dans le volcan n'était qu'une décharge à ciel ouvert, un amas de détritiques en lente combustion. L'odeur de brûlé recouvrait tout, même celle du soufre. C'est dans ce lieu dévoré par le feu que les habitants venaient livrer leurs morts.

Nous gravâmes la pente instable. Chaque pas s'enfonçait dans une matière friable, mi-cendres, mi-ordures, mi-esquilles. Le corps que j'avais suivi disparut bientôt dans le flot des suivants, emporté par un courant incessant. Tous finissaient par rejoindre le même trou, bénis par les mêmes prêtres qui, inlassablement, piétinaient la masse des lindeuls, balançaient des encensoirs fêlés et psalmodiaient des incantations. Depuis le fond de la fosse, chaque nouveau corps leur servait d'escalier vers l'auditoire, avant de sombrer dans une autre fosse, cycle sans fin. À aucun moment je ne cherchai à décoder ce rituel. Je marchais. Je portais. Je chantais. Je saisis une pelle et me mis à creuser à mon tour, les jambes enfoncées jusqu'à mi-mollets dans ce qui ressemblait à une plage de cartes postales

délavées. Par réflexe ou superstition, je sortis la carte au 9/9/99 de ma poche et la lançai en guise de rétribution symbolique. Le soleil couchant possédait la même déliquescence que le monde autour de moi ; étiré, flasque, comme si sa lumière elle-même avait été rincée, vidée de toute force.

À mesure que l'obscurité gagnait du terrain, un nouveau paysage se dessinait à l'horizon. Personne ne prêta attention à l'étrange radiation qui transperçait la brume. La fine lueur enfla jusqu'à embraser le ciel. Puis la détonation me secoua les os. L'explosion d'une cheminée du volcan révéla enfin la ligne de crête encerclant la ville. J'y voyais plus clair sur l'organisation générale. Il suffisait de fondre sur le point le plus obscur pour rejoindre le port. Si quelque part subsistait un sens dans cette ville, ce serait là, s'y trouveraient mon pilote, des marins, un bateau, n'importe quoi pour fuir cette fournaise.

Je pressai le pas à travers des quartiers aux rues pavées de blocs de basalte. Leur relief irrégulier formait des vagues de pierre. Certaines maisons semblaient avoir fondu dans une coulée de lave d'où quelques arbustes tentaient une timide incartade. La distance et le temps ne semblaient plus avoir cours. En bout de course, je renonçai à l'idée d'un quartier plus raffiné où les Occidentaux siroteraient des cocktails en se laissant tenter par les prostituées locales. Mais je ne m'attendais pas à une telle désolation. Pas de port. Pas de quai. Juste les ultimes bâtiments de la ville ensevelis sous le sable noir. Je marchais entre les bateaux qui attendaient la marée montante, avec l'envie irrépressible de me jeter à l'eau, comme si elle seule pouvait me libérer de l'emprise de cette ville.

La brume se dissipait à mesure que j'approchais de l'océan. Pour la première fois depuis des heures, je pouvais respirer. Je retirai mon châle sans être pris d'une quinte de toux. L'odeur des algues en putréfaction prenait le pas sur celles du plastique fondu et de la charogne. Ce que j'avais pris, de loin, pour la lueur des vagues n'était qu'une illusion d'optique. Un simple

feu de camp devant lequel s'agitaient des formes humaines. J'y lisais une danse désarticulée, rythmée par des coups mats, étouffés, privés de toute musicalité. Au bord du visible, les gestes révélèrent le bruit des poings contre les os, des corps contre le sol. La foule encerclait deux combattants comme une coquille d'œuf. À peine l'un s'écroulait-il qu'un autre jaillissait au centre du ring improvisé.

Je n'avais jamais entendu le son d'une articulation se briser avec autant de netteté. Un violent coup de pied projeta l'un des boxeurs à mes pieds. Un dragon lui courait des cous-de-pied jusqu'à la fontanelle. Immobile, mes yeux couraient le long des circonvolutions du tatouage en dentelles noires colorées par le sang. Ses yeux se rouvrirent, comme si j'avais appuyé sur un interrupteur invisible. Il bondit pour se battre à nouveau. D'une violente série de coups de coude, il défonça le visage de son adversaire. Tout juste eut-il le temps de savourer sa victoire qu'un autre concurrent le renvoya au néant.

À chaque tour, les paris étaient remis à zéro. Ne sachant pas quoi faire de mes dollars, je pariai au hasard. Le système de cote était simple. Je gagnai. Je doublai ma mise.

« *Dollar-alcohol-girls.* »

Je ne prêtais pas attention à ces trois mots. Fausses notes du sabir local. Mais la voix dans mon dos insista une deuxième fois, puis une troisième. La bouche d'où sortaient ces trois mots, aussi banals qu'universels, m'apparut soudain comme une porte de sortie.

« *Phone ? Boat ? Plane ?* », lançai-je.

Il prit congé dans son visage sombre et retrouva son sourire pour répéter *dollar-alcohol-girls*, comme s'il s'agissait d'un seul mot.

« *Phone ?*

— *Dollar-alcohol-girls.* »

Je levais simplement le pouce. Peu importait l'incompréhension,

je pris le pas de ce petit bonhomme aux membres courts. Mon esprit assommé retrouvait ses circuits. La promesse d'une issue de secours. Comptoirs encombrés. Verres cliquetants. Murmures de conversations et de rires. Retour à la maison après une âpre négociation. Le trajet se fit intégralement dans le noir. Le ciel, le volcan, désespérément muets. Chaque pas ramenait l'odeur de la ville, mais l'élan d'espoir me maintenait la tête hors de l'eau. En guise d'échappatoire, les portes du bar s'ouvrirent sur un escalier abrupt. Marche après marche, mon sourire prit la forme d'un rictus, et le sentiment de surprise céda à un pressentiment plus sinistre. Ce n'était pas un refuge, mais un piège. Pas de néons, pas de chaleur humaine, juste un tripot moite saturé de sueur et de visages hostiles. Le mirage s'effondra, remplacé par une rage sèche. Mon esprit bondissait d'une idée à l'autre, comme un animal. Retourner une table. Déclencher une bagarre. Planter mes pouces dans les orbites de mon petit guide souriant. Je me ravisai à la dernière marche. Un miroir me renvoya un visage aussi gris et fatigué que les murs lépreux. J'abandonnai tout sur le comptoir. Mes dollars, ma montre, mes lunettes de soleil. Les poches retournées, langage international. Une minute plus tard, le comptoir débordait de bouteilles. À l'intérieur, toutes les variétés de reptiles du sous-continent indien macéraient dans des alcools troubles. L'odeur était corrosive, acide. Elle me fit frissonner malgré moi.

La première bouteille fut liquidée d'un trait par tous les hommes du bar. Dans la deuxième, un bébé crocodile marinait dans l'alcool. Dans la troisième, un lézard tordu surnageait dans le liquide ambre et rougeâtre, les écailles pareilles aux tatouages du barman, un ancien boxeur au visage fracassé. Bientôt, plus moyen de bouger. Les corps se pressaient, chaque bras comme un serpent cherchant sa place.

Mon guide tentait de me faire passer un message. Il hurlait, sans que le sens de ses mots ne parvienne jusqu'à mes oreilles,

brouillé par l'agitation qui régnait autour de moi. Ses mimiques restaient vides de sens jusqu'à ce qu'il esquisse l'un de ses trois mots d'anglais, dessinant une poitrine généreuse avec ses mains. Oui, j'avais payé en dollars pour les *girls*. Un bon prétexte pour ne plus avaler une seule goutte de cet *alcohol* qui me déchirait l'œsophage comme du liquide en fusion.

Une fois extirpé de la mêlée, il m'apparut que le reste du bar était désert. Une trappe cachée dans le décor donnait sur un enchaînement de tunnels en enfilade. Un symbole énigmatique captiva mon regard. Je ne savais pas ce qu'il signifiait, mais il parlait à quelque chose en moi que je ne maîtrisais plus. En quelques pas, je me retrouvai seul sur un tabouret au centre d'une pièce sans porte ni fenêtre. Les murs étaient couverts d'écritures, comme si l'esprit de la ville tout entière s'était condensé dans ce cube de mots.

Puis elles arrivèrent. Une première fille. Pas vraiment une danse, plutôt un *round* d'observation. Ses gestes traînaient dans la pénombre. Une deuxième danseuse, puis une troisième. Toujours le même mouvement, lancinant, jamais lascif. L'inquiétante ondulation de leurs membres suivait l'énergie souterraine, imperceptible mais présente. Chaque geste vibrait jusque dans mes os. Flux et reflux. Elles se dédoublaient, se rapprochaient peu à peu. Dans une dernière vision, je sentis mon pouls battre jusque dans mes yeux. Ma vue se troubla comme si chaque fibre de mon corps se synchronisait avec le souffle de la ville. Alors, ma conscience vacilla.

Je rouvris les yeux sur le ciel, le soleil toujours noyé dans la brume. Les vagues léchaient mes pieds. Un hurlement sur ma gauche. Une jeune femme venait de terminer son travail, soutenue par deux anciennes aux visages noirs de tatouages. Le nourrisson fut rapidement baigné dans les eaux, puis emmené dans la poussière de la ville. Pas de quoi stopper le ballet des pirogues à bord desquelles s'empilaient denrées, bois, bidons, animaux sauvages en cage. Non loin, une dizaine d'hommes

tiraient un conteneur au rythme de la marée montante. La tôle plia, se déchira dans une plainte stridente. Un mélange de plastique, d'ustensiles brisés, de câbles électriques se déversa sur la plage. Je me découvris totalement nu, couvert de sable noir. Chaque vague me repoussait vers la ville, puis me ramenait, toujours plus pressante, me forçant à choisir ; disparaître dans les profondeurs ou revenir à Vishramagirimahya, le soupir secret de la grande cité du volcan.

## LES AUTEURS :

### Philippe Minot

Philippe Minot est né en 1965. Après des études de lettres à Paris et à Lyon, il enseigne à Reims. Il publie poèmes et photographies, dispersés dans de nombreuses revues ou recueillis en volumes.

<https://sites.google.com/view/chroniqueauteurphilippeminot/accueil>

### Nicolas Gracias

Né en 1974, Nicolas Gracias est l'auteur de deux romans, d'un recueil de nouvelles qui a été adapté au théâtre, et d'un essai, *Sur la désincarnation*. Son deuxième roman, *Abel Fourchaumes*, est paru chez Zéro Edition.

<https://leboldu.over-blog.com/>

### Sébastien Rioux

Sébastien Rioux vit au Québec. Il écrit des récits ancrés dans le banal et le concret, attentifs aux gestes, aux lieux et à la matière, où l'humour affleure dans le traitement du réel le plus cru. Il a publié des poèmes dans les revues *La Chaloupe* (2018) et *Mouche* (2022).

<https://moondavis.com>

## Xavier Lhomme

Après avoir exercé divers métiers dans la chimie, le spatial, l'insertion des privés d'emploi puis celle des privés de liberté, Xavier Lhomme se consacre à l'écriture à plein temps : littérature générale, science-fiction, fantastique, polar... Depuis 2018, de nombreuses nouvelles ont été publiées dans des revues, anthologies et recueils ainsi que deux romans, *L'Affaire des chats perdus* (Asmodée Edern Editions, 2025) et *Katel, le poids du futur* (L'Oiseau Parleur Editions, 2026).

xavierlhomme.fr

## Dorothee Coll

Dorothee Coll vit et travaille en Corse. Elle contribue régulièrement à des revues et recueils collectifs et a publié quatre recueils de poésie, *Imprécis de cuisine* et *Les autres au tamis du regard* (Jacques Flament, 2021 et 2023), *Oscillations* (Lunatique, 2022), *Terre d'accueil* (Fabulla, 2023), une nouvelle, *Arpenteur de brume* (Lamiroy, 2021), ainsi qu'un recueil de nouvelles, *Tronches de vie* (Douro, 2024).

## Helen Shrown

Francilien né très loin, le cœur partagé entre la Manche et Maurice. Apprenti poète de l'école buissonnière et du deuil. Touche-à-tout, tente de se maintenir du bon côté de la frontière entre éclectisme et dilettantisme.

## Samuel Jocsan

Officier de l'armée française en scolarité à l'Ecole de guerre, Samuel Jocsan a été régulièrement déployé en opération tout au long de sa carrière. Il a pu y peser la beauté comme les noirceurs de la nature humaine. Son attrait pour l'histoire et la littérature l'a poussé vers l'écriture d'essais et de fictions. Il contribue régulièrement à des revues de défense et stratégie.

## Claire Von Corda

Issue du milieu underground, Claire Von Corda écrit, fait de la musique et dessine au Bic bleu. *Insatiable* est son premier roman porno, il a eu du succès, on en a parlé sur France Inter et France Culture. *Animale* est le troisième à La Musardine (2026). *TRRBL*

*Les Jungles* est son deuxième recueil de poésie mais personne n'en a parlé dans les émissions. Un autre est paru chez Gros Textes, *LS ALPS*.

Claire Von Corda ne fait pas revenir l'être aimé en 48 heures, pourtant elle raconte souvent des histoires d'amour. Tristes. Dans les villes.

Elle se produit sur scène avec des boîtes à rythmes, une pédale de *loop* et parfois un tambourin. C'est du *spoken word* un peu lourd à digérer mais beau.

## Maxime Herbaut

Originaire du nord de la France et résidant aujourd'hui en région parisienne, Maxime Herbaut écrit des fictions sous divers formats (nouvelles, romans, théâtre), avec une prédilection pour l'insolite, l'étrange, le fantastique. Il publie régulièrement des nouvelles dans des revues spécialisées et des anthologies, ainsi que des romans chez diverses maisons d'édition.

<https://www.instagram.com/maxherbaut/?hl=fr>

## Philippe Aubert de Molay

Scénariste de bande dessinée et de jeux vidéo (souvent sous le pseudonyme de *Greg Newman*), Philippe Aubert de Molay est l'auteur d'une centaine de fictions pour des univers sous licence ou originaux tels que *Blake & Mortimer*, *L'Âge de glace*, *Madagascar*, *La Guerre des boutons*, *Renaissance*, *Les Gardiens de la pierre*, *Franky*, *Night Watch*, *Popeye*, *Shrek*, *Zorro*. Il publie également des nouvelles où, comme dans ses scénarii, il est souvent question de légendes urbaines, de dystopie, de *post-apo*. Prix international Hemingway (2015), il est lauréat du prix Gustav-Meyrink de littérature de l'imaginaire (2021) et du prix Corinne-Vuillaume de la nouvelle (2023). Phil anime des ateliers d'écriture fictionnelle pour l'association Tout 1 Roman.

## Florian Blondy

*Je ne suis pas un homme de réflexion, je fonctionne aux sentiments et mes sentiments vont aux estropiés, aux torturés, aux damnés, aux égarés, non par compassion mais par fraternité, parce que je suis l'un des leurs, perdu, paumé, indécent, minable, apeuré, lâche, injuste, avec de brefs éclairs de gentillesse ; salement atteint et conscient de l'être, cette lucidité ne m'est d'aucun secours, au*

*lieu de me guérir elle me plombe*, Charles Bukowski.

Né en 1988 à Angers, passionné de littérature, Florian Blondy étudie la communication et le cinéma. L'écriture de scénarios et de poésie sont son travail favori même si enseigner reste son activité principale. Inspiré par des auteurs comme Charles Bukowski, Richard Brautigan ou Fante (père et fils), il aime également la poésie d'Antoine Emaz, de Serge Pey ou de Simon Johannin. Il a été publié dans *Le Cafard hérétique* n° 24 et 25.

### Maria Petrovic

Bizarre et maladroite. Aime rire et manger. Depuis toute jeune, la littérature fait partie de sa vie, tout comme l'humour noir et les jeux de mots libidineux. Elle aime construire un monde bien à part.

### Andrea Pandolfi

Andrea Pandolfi vit à Paris. Ses textes sont publiés dans diverses revues et recueils collectifs.

### Olivier Warzaska

Olivier Warzaska navigue entre les genres. Dans les expérimentations du Manifeste Mutantiste (Patch 1.2 et 1.3). Dans la littérature érotique (sous le pseudonyme de Jon Blackfox). Et dans une quête des limites de la littérature.

Rendez-vous été 2026 pour le prochain numéro



**Retrouvez nos appels à textes et toutes nos publications sur :**  
[www.revuesqueeze.com](http://www.revuesqueeze.com)



Directeur de publication : Lemon A  
Relecture et correction : Anne-Marie Valet  
Conception multimédia : Jérôme Bertho  
Maquette /couverture : Bérénice Belpaire X Éfelyd  
Illustration couverture : Lemon 2  
Comité de lecture : Ivanna M, Zoé V, Dominique R, Maylis H, Renaud V, Anne-Marie V. Manu S.  
Égérie : Quickie Squeezi

Publié par Squeeze, 3, place Bouschet de Bernard, 34070 Montpellier

ISSN : 2259 - 8014

ISBN : 979-10-92316-34-6

Dépôt légal : Février 2026 © Les auteurs et Squeeze